

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

87

Vers quelle Pâque

**Officiant
dans la rue**

**Eucharistie
et conflits**

Chemin

Une autre prière

Prêtre, demain

**N'ayez pas peur
de perdre l'unité**

Respirations

**Informations
et nouvelles**

**Cette priorité de la mission... un testament.
La mission commande. L'Eglise n'est pas un club.
Elle n'est pas un groupe privé. Elle s'édifie sur la place publique.
Elle se construit en plein vent...
Pour tout homme, pour toute femme, geste d'amour de son Dieu.**
Cardinal Marty.

Sommaire

	Pages
<i>Vers quelle Pâque ?</i>	2
Jean Debruyne	
<i>Officiant dans la rue</i>	4
Gaston Pietri	
<i>Eucharistie et conflits</i>	7
André Depierre	
<i>Chemin</i>	17
Francis Corenwinder	
<i>Convergences</i>	
Une autre prière	22
Un ministère de prêtre pour l'Eglise à venir	30
Michel Rondet	
<i>N'ayez pas peur de perdre l'unité</i>	39
François Kabasele	
<i>Respirations</i>	42
Veillées, marche et chantier, Pâques à l'aube	
<i>Informations et nouvelles</i>	46
Les adieux du Cardinal Marty	
Le Pape et la Chine	

Jean Debruyne

Vers quelle Pâque ?

Vers quelle Pâque roulent-ils tous ces dévoreurs d'autoroute ?
Pare-chocs contre pare-chocs, batteurs de moyennes,
affamés de kilomètres et mangeurs de goudron,
quelle est donc cette Pâque qui leur est si urgente ?

Ils se sont levés en pleine nuit, à la hâte,
ils ont avalé leur café debout, pressés qu'ils étaient de partir.
Arrachés à leur quotidien, poussés hors de chez eux,
chassés de leur quartier, délivrés de leurs tours et de leurs banlieux,
ils se sont libérés de leur travail à la chaîne.
Demain les journaux parleront d'exode.

Mais quelle Pâque les appelle donc à aller danser dans l'herbe ?
à écrire leurs rêves sur les ailes des nuages ?
à aller se laver les yeux au bord de la mer ?

Ils vont rouler toute la nuit
guettant le petit jour comme une résurrection.
Ils sont sortis de leurs fatalités de tous les jours
Comme on sort d'un tombeau.

Ils ont rassemblé leurs ossements desséchés.
Ils ont retrouvé leurs pieds et leurs jambes
qu'ils avaient oubliés depuis des siècles
sous leurs bureaux, leurs machines, leurs écrans d'ordinateurs
et leurs caisses enregistreuses.
Ils vont décrocher le soleil pour en jouer.
Ils sont dans les embouteillages.
C'est la horde des tribus
La cohue des troupeaux
La bousculade des naufragés.
Ils ignorent encore leurs noms.
Ils ne sont pas encore un peuple, tout juste une foule.

Le flot des voitures monte comme une marée.
Cette mer-là va-t-elle s'ouvrir en deux comme la mer rouge ?

Ils traversent le pays du nord au sud
comme une traversée du désert.
Ils ne rencontrent ni maisons, ni villages,

ils vont devant eux.
Ils traversent l'anonyme et la monotonie
la répétition et la ligne droite,
la longueur qui n'en finit pas devant,
le temps sans contenu et les énervements.
Il n'y a rien à voir que cette extrémité d'autoroute
qui n'en finit pas de couler comme une eau tiède, ruban aride.

Ils sont nomades, jetés dehors,
ils n'ont plus de maison.
Ils vont chercher l'étape, vivre sous la tente ou dans la caravane
comme leurs pères de la vieille bible.
Ils guettent le jour comme une fontaine,
la halte comme une oasis
et ils ramasseront leur manne de sandwiches
à même le bord de l'autoroute.

Mais quelle est cette Pâque qui les habite ?
Que s'est-il réveillé en eux ?
Ils ne savent pas, ils ont arraché les barreaux du temps,
ils suivent des yeux un feu qui les précède.
Ils ont perdu leurs mots et leurs gestes,
leurs désirs n'ont plus même de nom.
Ils cherchent un espoir muet, là-bas.
Ils sont partis en pleine nuit.
Ils ne vont pas s'arrêter,
juste quelques instants, le temps de faire le plein.
Une Pâque les pousse.

Mais quelle est donc cette faim qui les tire ?
Et s'ils guettaient la Terre des Hommes ?
Et si d'un seul coup tout devenait possible ?
Et s'il existait un pays où les hommes
ont le droit d'être des hommes ?
Et si à force de s'égarer dans le rien, ils s'étaient levés avant le jour
pour se retrouver vivants dans le matin de Pâques ?

Ce texte est extrait de « Partage et rencontre », n° 34.

Officiant dans la rue

Gaston Pietri

Il n'est pas question de messe en plein air. Mais tout simplement de faire écho à saint Paul lorsque le service de l'Évangile l'oblige à se présenter comme « un officiant de Jésus-Christ auprès des païens, consacré au ministère de l'Évangile de Dieu » (Rom. 15, 16). Une coïncidence rend ce vocabulaire liturgique, au sujet de l'approche des hommes, particulièrement éclairant : l'ouverture du débat sur les « nouveaux chemins pour la mission » (Assemblée plénière de l'épiscopat, 1980) ; la concentration des efforts de réflexion en cette année 1981 sur le thème de l'Eucharistie. Nous avons trop souvent parlé de l'annonce de l'Évangile aux hommes en sa pointe « missionnaire » presque indépendamment de l'Eucharistie. Beaucoup trop, en revanche, sont tentés de penser qu'il suffira peut-être à l'Église aujourd'hui de se replonger dans l'identité chrétienne en sa source sacramentelle pour accomplir, par le fait même, sa tâche vis-à-vis des hommes de ce temps.

Saint Paul se voit déjà en action liturgique (officiant) lorsque de ses mains il tisse des tentes « pour n'être à charge de personne », lorsqu'en plein

monde païen il noue des relations au gré des rencontres dans les rues et les maisons, abordant les sages d'Athènes sur l'agora et les petites gens de Corinthe sur les quais, cherchant une parole qui dise tout à la fois la nouveauté de l'Évangile et l'accomplissement des attentes humaines. J'ai trouvé significatif que, l'année même où s'amorçait la recherche de ces « nouveaux chemins », quinze ans après la clôture du Concile, l'Assemblée plénière des évêques ait été amenée à notifier que les équipes de la « Mission de France » avaient raison de vouloir « un partage continu avec les hommes au milieu desquels elles vivent » et par conséquent que ce partage pouvait aussi inclure un travail professionnel. Intéressant aussi qu'à propos de ces prêtres l'Assemblée ait noté les situations où « la communauté chrétienne est plus un germe qu'une réalité » (*Nouveaux chemins pour la mission*, Le Centurion).

Notre tort n'est pas d'avoir risqué l'Évangile sur ces chemins que rien de chrétien ne balisait encore, ceux des projets de société, ceux de l'expression d'une culture contemporaine en genèse. Ce qui est gênant, c'est que les détours de ces difficiles chemins aient laissé trop s'estomper l'horizon sacramentel. Les sacrements ont beau être loin dans le temps, lorsque rien encore ne les fait comprendre et désirer dans l'esprit des compagnons de route ; pour l'apôtre, ils ne peuvent jamais être que l'horizon le plus proche. En dehors d'eux l'Église serait tout au plus un club de généreux « engagés » réunis sur la base de leurs propres convictions. Elle ne serait plus le corps du Christ. Le sacrement n'est pas qu'au bout du chemin. Il est à l'origine pour donner sens.

« Nous ne reviendrons plus à la sacristie », titrait il y sept ans un article de la Croix (24-3-74, p. 2). C'était au sujet de l'Action catholique que déjà l'on disait dépassée. Qu'il s'agisse de l'Action catholique ou d'autres réalités telle la Mission de France, et quoi qu'il en soit de l'ampleur des révisions à opérer, il faut être clair : nous ne reviendrons pas en deçà. En deçà, c'est à dire à une figure sociale de l'Église définie par ses activités liturgiques principalement et par quelques autres qui en dépendraient d'une façon très immédiatement repérable.

Il est bien vrai que le prêtre n'est pas toute l'Église. Et, en prenant comme exemple la Mission de France qui est d'abord un corps presbytéral, on pourrait braquer exagérément l'attention sur le prêtre. Je prétends toutefois que ce qui est dit du prêtre vaut comme test. Quand on refoule le prêtre

dans le sanctuaire et qu'on laisse le monde aux laïcs, quand le prêtre est défini strictement par le « spirituel » et le laïc par le « temporel », la distribution des rôles trahit déjà une idée de l'Eglise. Au cercle des activités liturgiques s'ajoute ici un autre cercle où le laïc intervient de plein droit et où le prêtre comme aumônier exerce seulement une fonction de conseil. Mais la plupart déduisent encore couramment de ces deux cercles concentriques que l'Eglise est d'abord dans le premier cercle et que les laïcs, eux, ne sont pas pleinement l'Eglise.

Le mot « identité chrétienne » est vite lâché. Mais il se peut très bien que, pour beaucoup, l'identité du groupe-Eglise éprouve le besoin irrésistible de se redéfinir à partir de marques d'appartenance qui seront essentiellement de l'ordre du rite. Peut-être même pour certains retombera-t-on dans des marques extérieures fort relatives. C'est ce qui se produit en maints domaines chaque fois qu'on veut chasser le flou et tracer à nouveau un périmètre clair. Ce qui se passe alors pour le prêtre est un bon test. Inévitablement on refusera de le reconnaître comme prêtre chaque fois qu'il prétendra servir l'annonce de l'Evangile, comme prêtre en dehors de deux premiers cercles, c'est à dire dans ce que le texte des évêques pour la Mission de France appelle « un partage continu avec les hommes... ». « On ne s'y reconnaît plus », dira-t-on. Mais ce qui est grave, c'est que la même logique va expulser les laïcs de la pleine responsabilité dans le domaine du « spirituel ». Et les chrétiens, prêtres comme laïcs, auront alors d'autant plus de peine à être ensemble ces « officiants dans la rue » que réclame l'Evangile.

L'année du Congrès Eucharistique sera l'année des « nouveaux chemins pour la mission » si l'Eglise, rassemblée pour écouter la Parole et célébrer l'Eucharistie, invente à longueur de jour la manière de vivre sa dispersion sur le chemin des hommes dans l'attitude des « officiants de Jésus Christ auprès des païens ». C'est la seule manière de bien vivre l'année de l'Eucharistie que d'en faire une année d'exploration audacieuse pour le service de l'Evangile auprès des plus éloignés.

Gaston Pietri est Directeur du Centre national de l'enseignement religieux. Ce texte est paru dans « La Croix », le 14 février 1981.

Eucharistie

et André Depierre

conflits

Ce que je vais dire ressort de mon *expérience* propre. Je ne prétends pas faire ici une étude exhaustive ni sur l'histoire des prêtres-ouvriers, ni sur la vie ouvrière, ni sur les conflits qui la soulèvent, encore moins un traité sur l'Eucharistie.

J'ai bien conscience que mon témoignage est partiel, très enraciné dans une époque (1943-1980) et dans une *histoire spécifique* : celle des efforts missionnaires français dans le monde ouvrier depuis la Libération.

Pour que ce témoignage soit parlant et, je l'espère, crédible, il faut cependant que vous connaissiez un peu le témoin et le terrain de son enracinement, c'est à dire moi-même, et la condition ouvrière que j'ai connue, parmi les milliers de frères et sœurs du monde ouvrier — dont quelques-uns chrétiens — avec qui j'ai eu ou je garde toujours des liens personnels au long de ces trente-sept ans de vie apostolique en milieu ouvrier parisien.

Je suis arrivé à Paris, tout jeune prêtre, en 1943, en vue de la fondation de la Mission de Paris, avec l'abbé Godin, le Cardinal Suhard, d'autres prêtres et d'autres laïcs. Ce fut chose faite en janvier 1944.

J'ai habité d'abord Paris, avec Godin, et, après sa mort, avec quelques autres frères. Puis dans une banlieue ouvrière, Montreuil (100 000 habitants, 15 000 émigrés, 5 000 chômeurs). Cette ville a, depuis cinquante ans environ, une municipalité à direction communiste.

J'ai toujours habité en logement ouvrier (hôtel meublé, puis logis délabré dans un vieux quartier, puis pavillon où le Service du Logement nous a placés). Depuis vingt-huit ans, je vis avec un frère-prêtre qui est fraiseur dans la métallurgie.

Par la suite, d'autres se sont joints à cette équipe où nous sommes aujourd'hui six prêtres-ouvriers : un métallo, un chauffeur de taxi salarié d'une grande entreprise (trente-deux ans de travail ouvrier), un balayeur de rues municipal (80 pour cent d'immigrés dans son métier), un aide-chimiste devenu ouvrier menuisier après des mois de chômage, un ouvrier en fabrique de luminaires, un magasinier d'usine, qui a connu deux licenciements et deux ans de chômage. Et moi, qui ait été successivement biffin (fouilleur de poubelles), puis cimentier-coffreux dans le bâtiment, puis ouvrier d'usine jusqu'à mars 1980. Entre-temps, j'ai reçu de mes frères et des évêques une responsabilité au service des prêtres-ouvriers. Je l'ai exercée quatorze ans, parfois en continuant ma vie professionnelle, parfois en la quittant, pour être plus disponible.

J'ajoute que, pour mieux discerner la volonté du Seigneur, dans nos cheminements personnels, nous vivons notre fidélité évangélique en équipe. Nous célébrons assez souvent nos eucharisties en équipe, soit entre prêtres-ouvriers, soit avec les frères et les sœurs militants qui partagent notre Mission et dont la majorité ont rencontré le Seigneur à l'âge adulte.

La vie ouvrière

J'ai travaillé successivement dans plus de douze entreprises. Le plus longtemps dans le bâtiment, où les pertes d'emploi sont assez communes. Et, en finale, pendant six ans dans une usine.

Je voudrais vous présenter la réalité dans deux de ces entreprises. Ni meilleures, ni pires que d'autres. Donc assez significatives de la majorité d'entre elles.

La première

C'était il y a vingt-cinq ans, un des plus gros chantiers de construction de la région parisienne. Depuis, les conditions de travail dans le bâtiment ont changé, quelquefois en bien, mais souvent en pire.

A ce sujet, je vous demande de vous rappeler les conditions de travail révélées au grand public par de tout récents conflits sociaux : celles des nettoyeurs du métro et celles des constructeurs du TGV (grève de quatre mois).

Je décris les conditions de travail de ce chantier : pas de garde-corps autour des étages où nous travaillons ; heures supplémentaires abondantes, mais non rétribuées légalement. En cas d'urgence des travaux, plutôt que d'embaucher d'autres ouvriers, incitation de la Direction à travailler jusqu'à sept jours sur sept. Donc, parfois, pour certains, jusqu'à soixante-dix heures ! Interdiction de toute organisation syndicale, avec un espionnage très organisé. Cadences de travail très dures. Pour les immigrés logés là, séparation totale entre les dortoirs pour Européens et ceux pour Maghrébins (ceux-ci dans d'anciennes écuries, sans eau, sans WC).

Ces conditions de vie et de travail étaient imposées féroceement par la Direction. Quiconque semblait contester l'une ou l'autre était licencié le soir même. Toute conversation particulière, même entre deux travailleurs, était réprimée parce que supposée être un début de solidarité organisée. Or, toutes ces contraintes violaient non pas une convention professionnelle, mais les lois du pays. On ne s'en cachait d'ailleurs pas. Je passe sur toutes les autres anomalies écrasantes pour les travailleurs. Il y eut cinq morts par accident.

Or, après la chute d'un ouvrier — qui fut mortelle —, une grève a éclaté, spontanée, presque générale. Il n'y avait pas de syndicats, et pour cause. L'unanimité des travailleurs, toutes nationalités réunies, m'a élu secrétaire du Comité de grève. Cette grève a duré un bon mois.

Et pendant presque cinq semaines d'un conflit dur, je me suis trouvé moi, connu comme prêtre, en face du directeur général dont j'appris alors par lui-même qu'il était chrétien et responsable dans le conseil curial de sa paroisse.

Très pacifiquement mais sans concession, nous nous sommes affrontés. Les ouvriers ont finalement retrouvé en partie leurs droits légaux. Mais avec un autre camarade, j'ai été licencié, illégalement, de l'aveu même du patron. Et, comme je l'en avais toujours prévenu, dans les années qui suivirent, au nom de mes camarades, je l'ai fait condamner, d'abord aux Prud'hommes, puis en correctionnelle. Grâce aussi à l'Inspectrice du travail de l'arrondissement, qui se trouvait être une chrétienne fervente et qui savait que, dans cette action contre l'illégalité de la toute puissance patronale, elle perdait tout espoir d'avancement dans sa profession. Ce qui fut le cas.

J'étais prêtre, le directeur était un chrétien que, dans son milieu, on appelle exemplaire. Voici un conflit qui est monté au plus haut degré de l'affrontement (licenciement, condamnation). Nous y reviendrons quand nous parlerons de l'Eucharistie.

La seconde

Et voici la dernière usine — une PME, comme on dit — où j'ai travaillé jusqu'à cette année. Les trois quarts de femmes sans qualification ou peu qualifiées. Des jeunes, la plupart des mamans entre vingt et trente-cinq ans. Là, de 1974 à 1976, aucune loi respectée, les salaires au SMIC, les hurlantes grossières pour faire activer les cadences, l'huile de graissage et l'eau répandues sur le sol, avec les fils électriques des machines traînant dans cette crasse. De l'encre pour rubans de machines bureautiques et informatiques plein les mains, le visage, les vêtements. Pour appeler un ouvrier ou une ouvrière, les chefs sifflaient, comme pour des chiens. Les seuls échanges par paroles et surtout par gestes étaient ceux de l'obscénité, y compris des chefs aux ouvrières.

Et pas de syndicat, pas de réaction ni personnelle, ni collective, partout des yeux apeurés ou obséquieux pour les chefs. Je me rappelais alors les paroles d'un vieux copain espagnol communiste : « Ils nous ont tellement usés, abaissés, humiliés, détruits intérieurement qu'ils nous ont habitués à nous mépriser nous-mêmes ». *Là, par contre, pas du tout de conflit.*

Le matin, allant au travail en priant, je me prenais parfois à désespérer de l'Evangile, Bonne Nouvelle du Salut pour les pauvres, pour tous ces « petits » dont Jésus nous rappelle toujours qu'Il est venu afin qu'ils aient la vie et la vie surabondante...

Je dois dire que, depuis quatre ans, l'usine en question a bien changé. Tant les conditions de travail que les mentalités : amitié, solidarité, respect mutuel, attention les uns pour les autres, dignité devant l'autorité. Bref, des femmes et des hommes redressés, conscients de leur dignité (depuis deux ans, plus un mot ou un geste obscène). Donc, joie en soi et autour de soi. Grâce à l'effort de tous, à la solidarité de tous, à la résistance de tous. Quelquefois aux luttes de tous et toutes. Je ne parle pas ici du plan proprement religieux qui, pourtant, demeure primordial pour nous. Mais ce n'est pas le sujet aujourd'hui.

Réflexions sur les ponts de la continuité entre la vie ouvrière, ses luttes et l'eucharistie

Pour mieux expliquer comment nous vivons existentiellement cette continuité, je l'aborderai sous quatre aspects.

La prière de l'Eglise

Le spectacle de ces femmes et de ces hommes, pour nous images de Dieu, pertinemment exploités et divisés, parfois détruits physiquement et moralement par des conditions de vie et de travail inhumaines, m'a toujours fait penser qu'ils étaient comme des cris vivants jetés vers leur Créateur.

« Le cri du pauvre, dit le psaume, ne sera pas oublié pour toujours ». « Les cris de vos moissonneurs, dit saint Jacques, sont montés jusqu'au ciel ».

Comme des protestations lancées au Père qui les a aimés et au Fils qui a donné sa vie pour qu'ils deviennent ou redeviennent des vivants. Pour qu'ils soient sauvés, au sens biblique du mot, c'est-à-dire des hommes libres, conscients, responsables, solidarisisés en peuple, avec, du fait de ce redressement, la possibilité de connaître Jésus Christ et le Père qui l'a envoyé.

Quel poids de prière, quel appel à celui qui enlève le péché du monde.

Et puisqu'il s'agit ici de l'Eucharistie, mémorial de la Passion du Christ, comme il nous est facile de le voir lui-même, défiguré, insulté, blessé et sanglant, dans tous ces humbles (Mt 25). Non, il n'y a pas beaucoup d'effort à faire pour adjoindre à son offrande toute cette misère, ces souffrances, ces humiliations dont débordent souvent nos journées.

Alors, les psaumes, quel support ! Comme on s'y retrouve !

Les Psaumes ont été choisis par l'Eglise pour sa prière et pour son adoration pleine et universelle de Dieu. Qui a osé dire que les psaumes durs, révoltés, violents, étaient de l'Ancien Testament ? Non, ils sont la parole du Seigneur pour aujourd'hui et ils nous préparent aussi à l'Eucharistie en devenant notre prière réelle d'aujourd'hui.

Le Jeûne comme préparation à l'offrande à Dieu

Rappelons-nous Isaïe (chap. 58) : « Le jour de votre jeûne, vous faites marcher vos affaires, vous écrasez tous vos ouvriers, vous frappez le pauvre... Alors, foin de vos prostrations et de vos sacrifices. Enlever les jougs accablants ; dénouer les chaînes injustes ; donner à chacun le pain, le vêtement ou le logis ; redresser les courbés : voilà le seul sacrifice qui me soit agréable ! »

Il a toujours été évident pour moi que les prises de conscience, les solidarités, les sursauts de dignité, la volonté de reconquérir ses droits humains essentiels, étaient éminemment des actes spirituels, un holocauste selon le cœur de Dieu, l'offrande vraie, ce qu'Isaïe, puis saint Paul, appellent le « culte spirituel ». Celui-ci nous dit : « Rendre les nations (sociétés) agréables à Dieu ». Oui, rendre sacrés les hommes les plus écrasés, rendre sainte la communauté des hommes où nous vivons.

Si vous saviez comme les cœurs éclatent et les visages s'illuminent, comme les esprits s'élèvent, comme les yeux brillent de dignité et de joie quand, après des années d'écrasement, de « chacun pour soi », le grand souffle du « tous pour un », du « tous debout », du « nous ne sommes pas des bêtes » a passé. Un syndicat est né : c'est un fruit de l'Esprit. Dignité. Amour. Partage. Solidarité. Joie.

Je dirais plus : nous avons tous constaté qu'une grève est presque toujours, par un côté, une fête. Une fête de la communion retrouvée, du désintéressement de soi, de l'esprit reconquis sur la résignation et sur l'égoïsme.

Que de fois, pendant des grèves, des hommes mal croyants ou athées m'ont dit : « Toi, prends le temps qu'il faut pour prier, pour faire la messe. Tu es notre délégué aussi quand tu fais tes prières ».

Alors, je me souviens toujours que la célébration centrale, l'action de grâce suprême du peuple juif, depuis 3 000 ans, demeure celle de sa libération de l'esclavage en Egypte.

Le mémorial de la première Pâque ravive la foi de ce peuple en la promesse de Dieu. Depuis le « J'ai vu la misère de mon peuple en Egypte » au « Souviens-toi toujours que tu as été toi-même esclave et étranger en Egypte ».

Je continue de croire que la seconde Pâque, celle du Christ ressuscité, n'efface pas mais parachève la première. Parce que rompre ses chaînes (matérielles, morales ou sociales) suscite déjà un embryon de résurrection spirituelle.

Conclusion : dans la messe, ne jamais séparer les deux Pâques. Toutes deux ne célèbrent-elles pas mort et résurrection, par l'amour tout puissant de Dieu ?

**L'offrande
du sacrifice
de Jésus
nous demande
de nous faire,
d'abord,
serviteurs
de notre prochain**

J'ai participé — pendant nos guerres coloniales — à assez de manifestations non violentes pour dire qu'au sens strict du mot, les conflits ouvriers — les grèves entre autres — sont des actes collectifs *non violents*. On participe au piquet de grève. On demeure devant sa machine arrêtée. On ne produit plus.

Bien sûr, les médias font toujours ressortir le sensationnel : une explosion de colère ponctuelle, une séquestration de douze heures d'un directeur avec sandwiches et boissons fraîches. Soyons sérieux !

La résistance et les luttes ouvrières ne se ramènent pas à ces actes excessifs et ponctuels, d'ailleurs très rares.

En fait, toute responsabilité syndicale ressort d'une élection par laquelle l'ensemble des camarades font de leur délégué leur homme de confiance pour le service de tous. L'accepter, c'est assumer un service humain, au sens le plus noble du mot « serviteur ».

L'acceptation de ce service du prochain postule toujours le risque de sa situation professionnelle (j'ai été licencié huit fois pour cela), mais aussi la foi en la dignité de l'homme, surtout des plus exploités, et l'espérance dans la possibilité d'une vie plus humaine pour tous. Avec des rapports humains transformés. Si ce service difficile est accompli par un chrétien, pour l'amour de ses frères et de Jésus Christ en eux, il est, du même coup, transfiguré par la foi. Il prend alors une immense dimension théologique.

Jésus Christ n'a-t-il pas, selon saint Jean, inauguré le Repas pascal en rappelant aux Apôtres qu'ils devaient, avant d'entourer la table de Dieu, se faire les serviteurs des autres et des plus pauvres ? Je parle du lavement des pieds.

Quand nous, laïcs et prêtres, préparons nos eucharisties, nous commençons toujours par évoquer, d'une part les écrasements des créatures de Dieu autour de nous, c'est-à-dire le péché du monde, d'autre part les redressements et les dépassements aperçus dans le monde ouvrier qui nous entoure. « Les merveilles de Dieu » parmi notre prochain ! Tout cela est déposé directement sur la patène et dans le calice.

Plus d'une fois j'ai entendu des frères prêtres-ouvriers dire : « Souvent, je suis seul — physiquement — pour célébrer la messe, avant ou après le boulot. Pourtant, cette solitude est bien plus peuplée que lorsque je célébrais autrefois avec des chrétiens venus là par obligation, tant ma patène déborde de la souffrance, des sacrifices, des dépassements d'égoïsme et des luttes solidaires et quelquefois la prière de mes frères et sœurs ouvriers ».

Tout cela n'appelle-t-il pas la venue et le don de Celui qui offrit sa vie pour nous et pour la multitude ?

**L'Eucharistie,
Repas du Seigneur,
communion
des chrétiens
et prémices
de l'humanité
réconciliée**

Nous voici maintenant à la question cruciale.

Alors, me direz-vous, auriez-vous communié avec ce patron exploiteur, dont les contraintes de travail ont indirectement tué cinq de vos camarades et volé une part de leur salaire (saint Jacques) à deux cent cinquante d'entre eux ?

La réponse n'est pas facile. La chose moins encore. Cependant, me rapportant à la foi de tant de militants chrétiens avec qui nous avons célébré la messe, je vous répondrai : oui. Oui, je communierais auprès de lui. Je n'ai jamais haï aucun de mes patrons, même si, parfois, j'ai pleuré de rage et d'humiliation quand certains me licenciaient en me disant à peu près ceci : « Vous êtes le meilleur des hommes, le plus consciencieux de nos ouvriers, mais aussi le plus dangereux ».

Et voici mes raisons :

1° - *Jésus est venu pour tous* : riches et pauvres, possédants et opprimés. Son Evangile, s'il est reçu, est libérateur pour tous. Et moi, prêtre-ouvrier, j'ai conscience que je dois l'Evangile de Dieu autant à mon patron qu'à mes frères de peine. Et j'ai l'immodeste prétention — fondée sur des faits — d'avoir été le témoin de son passage aussi dans le cœur de quelques employeurs. Me fiant à leurs propres paroles — et au constat fait alors par mes camarades de travail, je pense avoir vu trois d'entre eux changer au moins un peu leur vie et leurs comportements sociaux, en m'avouant un jour publiquement que j'avais été leur aiguillon... Et pourtant, avec mes camarades, nous ne les avons pas ménagés. Deux étaient des « samaritains », du moins le disaient-ils, l'un malcroyant, l'autre athée.

Si Jésus est venu pour eux aussi, et si l'Esprit de conversion intérieure leur a été donné à eux aussi, pourquoi leur refuserais-je le Repas de Dieu ? Cf. le discours de Pierre à propos du centurion Corneille : « Comment pourrions-nous refuser le baptême à ceux à qui le Saint-Esprit a été aussi donné ? »

Je prie seulement pour qu'eux et moi soyons humbles et vrais quand nous disons : « Seigneur, je ne suis pas digne, mais dis seulement une parole et je serai guéri de mon péché ».

La messe est le mémorial de la résurrection du Fils aîné, et donc l'annonce de celle de tous les frères sans exception.

Le Repas du Seigneur n'est pas d'abord la nourriture des « sauvés », ni des « parfaits », mais celle des « à sauver » et « à ressusciter ». Le pain du salut pour les pécheurs.

2° - *Aucun d'entre nous ne peut donner un témoignage exhaustif de Jésus Christ.* Aucun prêtre n'exerce un ministère universel. Ni le curé, ni le missionnaire, ni le moine, ni le prêtre-ouvrier. Ce serait aveuglement que de prétendre le contraire. L'Eglise, seule, engerbant les dons spirituels divers de tous ses fils, liant dans l'unité de sa foi (la foi de ton Eglise) toutes les vocations et tous les ministères, peut donner un témoignage plein et entier du Ressuscité et de son Evangile.

Alors pourquoi douterais-je à propos d'un homme riche ou d'un homme de pouvoir, qu'il ait reçu, lui aussi, vocation et charisme de l'Esprit ? Et s'il paraît être un disciple bien infidèle, je me souviens que je suis moi-même un serviteur quelconque.

Je n'ai pas le contrôle des grâces données par le Père ni celui des dons du Saint-Esprit. Je ne sonde pas les reins et les cœurs. Devant ce que je ne vois ou ne comprends pas, je fais comme Job, au bout de son grand dialogue final avec Dieu : je me tais et j'essaie d'adorer le mystère insondable de son amour.

3° - Enfin, je pense catégoriquement que nous devons tous nous garder de laisser s'amalgamer en nous ce qui est *du niveau de l'idéologie* et des luttes nécessaires, et ce qui est *du niveau de la foi et de la charité*, et suprêmement du salut de Dieu.

Certes, historiquement, les responsables de l'Eglise ont plus souvent fait cet amalgame de la foi avec des idéologies de droite, celles de l'ordre et de la conservation des privilèges (rappelons-nous les évêques italiens et Mussolini, les évêques espagnol et Franco et les évêques français et Pétain). Ce n'est pas une raison pour le faire avec les idéologies de gauche, celles de justice ou de révolution. Il reste que, par l'un et l'autre amalgame, on met Dieu au service de ses idées et l'on réduit Jésus Christ d'un côté au rôle de gardien de l'ordre établi, de l'autre à celui du meilleur révolutionnaire. Invoquer Dieu au service de son idée ou de ses intérêts, c'est violer le deuxième commandement du Décalogue. Pire, c'est commettre le péché contre l'Esprit. Ce faisant, on évacue de sa foi le mystère du Tout-Autre, et du Tout-Amour : on met des limites humaines à la puissance de l'Evangile et de la prière. Qui

peut prétendre mesurer les dimensions du salut et de la résurrection en Jésus Christ ?

Pour nous donc, l'Eucharistie ne se confond ni avec une réunion syndicale, ni avec une assemblée de copains réunis par la même existence et les mêmes idées. Entre prêtres-ouvriers, comme avec les frères et sœurs chrétiens, nous nous gardons avec vigilance de rabaisser la Cène du Seigneur au niveau d'une concordance avec nos engagements ouvriers.

Plus que tous les autres sacrements, plus que toutes les célébrations du Christ, la messe proclame que tout peut être sauvé, que tous les péchés peuvent être enlevés (celui du travailleur avili, celui du militant sectaire, celui du patron égoïste et celui même de l'opprimeur) ; que rien n'est jamais perdu. Le mémorial de la Passion du Seigneur nous rappelle à jamais que nul n'échappe à Dieu, comme l'a dit Malraux. Car personne n'est à l'abri de sa grâce, donc de la conversion. Nous avons vu aussi beaucoup de riches se faire pauvres et serviteurs. Il est vrai que les temps et les chemins de Dieu ne sont pas les nôtres.

La messe apporte ainsi un formidable ressort à notre espérance. Elle maintient en nous l'utopie nécessaire de l'humanité réconciliée. En donnant aux chrétiens un surcroît de courage et de lumière dans les inévitables conflits sociaux, elle peut les aider à en faire des services et, pourquoi pas, des sacrifices d'amour fraternel... ajoutés à l'oblation unique de l'Homme-Dieu.

(Vie Spirituelle, mars-avril 1981)

chemin

Francis Corenwinder

Une délégation de militants du Salvador est venue en France et dans quelques autres pays européens en fin de l'année 79. Plusieurs d'entre nous qui résident à Fontenay ou à Paris les avaient alors rencontrés. Maria Magdalena Henriquez eut avec Francis Corenwinder une conversation toute simple, autour de quelques photos apportées de son pays. Depuis, les événements se sont précipités... Francis partage ici une brève méditation.

Ton fils est mort,
assassiné au commencement de l'année 1979, pour son peuple.
Tu avais promis :
« Si tu tombes, mon fils, je reprendrai ton drapeau ».
Tu l'as fait.
Toi qui ne militais pas, tu as pris sa place.

Un jour, avec quatre compagnons, tu es venue en Europe.
Vous n'aviez guère d'autres bagages :
les photos que précisément vous veniez montrer aux gens d'ici.
Photos des crimes commis, dans ton pays du Salvador :
vos camarades abbattus, leurs corps mutilés.
De quelques mots, tu commentais :
ces cinq-là sont tombés le même jour.
Tu les nommais par leur nom,
celui-là. c'est un prêtre...
Photos aussi de manifestations, pleines d'espoir,
annonçant une victoire qui viendrait,
la victoire pour laquelle toi aussi, désormais, tu te battais.

Avec toi je n'ai parlé qu'une vingtaine de minutes.
Pourquoi n'ai-je jamais pu oublier
la force qui émanait de ton visage ridé,
ta résolution sans phrases ?
Comme ton fils, tu irais jusqu'au bout.
Tu avais dépassé la peur,
franchi la porte étroite de la liberté.
Les autres t'ont reconnue...
Toi, la paysanne, la femme du peuple,
marquée par la dureté de la vie,
tu es devenue la présidente des familles des disparus.
Aujourd'hui, il me semble t'entendre dire :
« Je ne suis pas venue à vous avec la Sagesse des Sages... »

Le 30 décembre 1980,
j'ai lu dans le journal :
« Maria Magdalena Henriquez, porte parole
de la commission des droits de l'homme du Salvador...
son corps affreusement mutilé a été récemment découvert
dans la périphérie de la Capitale... »
Toi aussi... !
Comment les choses se sont-elles passées ?
J'imagine que lorsqu'ils t'ont prise,
tu as du, d'un coup, te sentir terriblement seule.
Ceux que tu n'as cessé d'appeler à l'aide de ton peuple,
où étaient-ils ?
Où étions-nous ?
Quand tu es tombée,
ça je le sais,
le monde à venir habitait tout entier en toi.
Comme au temps de ta jeunesse tu portais ton fils,
tu étais lourde d'un monde mille fois plus réel
que le monde que tu combattais.

Maria Magdalena, comme je voudrais voir aujourd'hui
la victoire de ton peuple !
Avec les tiens je voudrais pouvoir faire la fête.
Derrière ma porte fermée j'en pleurerais de joie,
et puis je bondirais dehors serrer les mains des amis.
Certes je n'oublierai pas tant de larmes,
tant de sang, de souffrances et de morts,
ton fils, toi, et combien d'autres...
Mais surtout, te l'avouerai-je,
ma joie déjà à l'avance serait fissurée :
connais-tu une seule victoire qui ait tenue ses promesses ?

Non, Maria Magdalena, disant cela je ne te trahis pas.
Tu n'es pas morte en vain.
Ton rêve n'était pas illusion.
Tu étais au cœur de la vie,
vouée à l'essentiel.
Je ne crois pas aux lendemains qui chantent.
Je crois à ce que tu as vécu.
Je crois qu'une vie brille du feu des étoiles
quand elle accueille
le rêve fou qui traverse l'histoire,
le rêve ancien qui, chaque matin, renaît quelque part :
« De leur épées ils forgeront des socs de charrue
et de leurs lances des faucilles...
Il n'y aura plus ni larmes ni deuil... » (Isaïe).
Qui peut aimer, sans vivre de ce rêve ?
Qui peut prétendre aimer en vérité
sans aller jusqu'à l'extrême,
sans accepter, comme toi, à l'heure du choix
le Pas qui entre au monde nouveau ?

Innombrables ceux et celles dispersés
qui guettent l'aurore et attendent le jour.
Toi qui as fait le chemin,
dis-nous :
y aurait-il d'autres voies ?
Pourquoi toujours chercher d'autres victoires
que celles qui s'inscrivent au présent,
dans la douleur de l'enfantement ?
Quelle peur nous habite que nous restions sourds,
indéfiniment, à ta route ?

Nous présentons deux articles de Michel Rondet. Les recherches de cet ami, jésuite, nous semble éclairer de manière forte celles de la Mission de France et de ceux qui cheminent avec elle.

Dans « Une autre prière », Michel Rondet remarque que la prière de l'apôtre n'est pas celle d'un contemplatif. La prière de celui qui vit au corps à corps avec l'incroyance et partage les cris des hommes, dans un monde où Dieu n'est pas évident, c'est aussi la prière de l'Eglise. La prière de type monastique n'est pas la seule référence. N'est-ce pas important de se l'entendre dire nettement ?

« Un ministère de prêtre pour l'Eglise à venir » est un texte écrit pour ses frères jésuites de la jeune génération, en formation. Dans une lettre, il précise qu'il s'agit davantage « d'une piste ouverte que d'une mise au point ». C'est, dit-il. « un partage fraternel d'un aîné avec des frères plus jeunes ».

Ce qu'il dit du ministère de prêtre voulu par St-Ignace rejoint étonnamment la façon dont les prêtres de la Mission de France ont toujours voulu rendre compte du leur. Prêtres, pas d'abord pour animer des communautés chrétiennes, mais pour l'Eglise à construire... prêtres tout orientés vers « l'Eglise des frontières », vers « l'Eglise de l'avenir ». Une forme de ministère oubliée depuis St-Paul, réinventée par St-Ignace et, ajoutons-nous, si souvent méconnue aujourd'hui !

La manière dont Michel Rondet articule ce type de ministère à l'Eglise nous paraît pleine d'intérêt : enraciné dans l'Eglise qui envoie, parce qu'elle explose et se tourne vers l'avant, et tendu vers l'Eglise à venir, à construire... pour un nouveau ecclésial.

Des deux brèves remarques que Michel Rondet ajoute à la fin de son texte, la première souligne la parenté du ministère à la manière de St-Ignace et celui des prêtres de la M.D.F. La deuxième indique la place possible pour des compagnons de route et d'action de ces prêtres « envoyés ». Ces compagnons, situés par l'auteur dans un vie de religieux, n'évoquent-ils pas d'une certaine façon les recherches de la M.D.F. vers d'éventuels ministères confiés à des laïcs au sein de ses équipes de mission ?

Une autre prière

Nous vivons depuis quelques années un renouveau de la prière qui est incontestablement une des grâces de notre temps. S'en réjouir ne doit pas cependant nous faire oublier d'autres visages de la prière chrétienne qui font partie du trésor de l'Eglise et que nous n'avons pas le droit de laisser s'estomper dans le passé, comme s'ils avaient perdu toute actualité.

Une expérience récente m'a aidé à en prendre conscience. Invité à célébrer l'Eucharistie dans une communauté du Renouveau, j'ai vécu avec ces frères et ces sœurs un intense moment de communion spirituelle, dans une célébration lente, calme, recueillie, belle. Et pourtant, si heureux et paisible que m'ait laissé cette soirée, ce n'était pas ma prière, ou plutôt c'était ma prière de détente, de vacances, de dépaysement, ce n'était pas ma prière quotidienne, la prière de ma vocation apostolique. Pourquoi ? C'est la réponse à cette question qui m'a hanté que je voudrais traduire ici.

Le renouveau actuel de la prière se fait essentiellement dans une ligne charismatique, monastique, orientale. Disons dans une tradition riche, essentielle à la vie de l'Eglise mais qui n'épuise pas toute la richesse de la prière chrétienne. La prière de Thérèse de Lisieux par exemple ou celle de Madeleine Delbrél ou de François Xavier sont d'un autre style.

Il y a une prière de type contemplatif qui est un peu, dans l'infirmité de notre temps, l'anticipation de la liturgie de l'Apocalypse. Elle se situe dans la foi face à la plénitude du mystère accompli pour rendre grâce. Elle part de l'eschatologie pour rejoindre le quotidien, transfiguré par l'espérance entrevue. Elle proclame la parole de Dieu dans sa transcendance et son universalité. Au cours de la soirée à laquelle je faisais allusion, nous étions sept dans un petit appartement mais nous avons chanté l'Evangile et l'avons solennellement intronisé, comme dans une liturgie orientale. Et c'était en cohérence avec tout le reste : la Parole était là, saisie dans sa transcendance radicale.

Ce type de prière est essentiel à la vie de l'Église. Il témoigne de l'espérance et la nourrit. Il est une vocation qui répond à un appel et si je pars de lui pour me situer différemment, ce n'est pas pour exclure ou pour préférer mais pour éviter qu'on limite la prière chrétienne à ce type de prière, si essentiel et si beau soit-il. J'aimerais ainsi pouvoir aider ceux qui, avec moi, ne se sentent pas habituellement accordés à ce type de prière à ne pas se croire exclus d'un renouveau actuel de la prière ou contraints de suivre une voie qui n'est pas la leur.

À côté de la prière de type contemplatif, il y a une prière de type apostolique qui émerge difficilement, douloureusement d'un monde où Dieu est absent, qui se vit dans la patience et les tensions de l'histoire, qui découvre la parole de Dieu comme une parole d'homme dite au cœur d'une vie particulière, quotidienne, celle de Jésus.

C'est ce second type de prière que je voudrais caractériser parce qu'il est plus habituellement le mien et celui de beaucoup d'autres engagés dans la vie apostolique. En refusant d'identifier le renouveau de la prière avec les formes actuelles de ce renouveau, je ne veux pas non plus enfermer la spiritualité dans deux types de prière opposés. Entre ceux que je décris ainsi en soulignant les différences, il y a d'innombrables nuances et chacun d'entre nous pourra, selon les étapes de la vie et les besoins de l'âme, passer de l'un à l'autre, quitter un instant ses horizons familiers pour un voyage au-delà des frontières dont il reviendra enrichi et renouvelé.

Quelques traits de la prière de l'apôtre

La prière de l'apôtre est une prière qui monte d'un monde sécularisé pour lequel Dieu n'est pas évident

Nous sommes de ce monde et lorsque nous nous adressons à Dieu, ce ne peut pas être avec la simplicité de groupes ou de sociétés pour qui Dieu est une évidence familière. Notre prière s'adresse à un Dieu qu'elle cherche, vers lequel elle tend, auquel elle voudrait croire. « Si tu existes, manifeste-toi comme Dieu ». Avant d'emprunter le chemin de la louange et de l'action de grâces, elle doit peiner, longtemps parfois, sur les chemins de la foi déboulante, trébuchante. « Je crois, Seigneur, fais grandir en moi la foi ! » Prière de pauvre qui rejoint la prière de tous ceux qui sont en recherche, qui ne

connaissent pas le chemin, n'aperçoivent pas encore le sommet, ne savent pas nommer celui à qui ils s'adressent. Prière qui ne connaît pas encore l'exultation de la louange ou ne la connaît qu'à de rares moments, sans être moins vraie pour autant, comme fut vraie la prière désolée de Thérèse de Lisieux.

Une prière qui naît dans la patience de l'histoire

Notre vocation apostolique nous situe au cœur des tribulations de l'Eglise et du monde. Nous sommes marqués par l'indifférence et l'égoïsme du grand nombre, par l'injustice accablante de certaines situations, par la souffrance des innocents, par l'énorme gâchis que l'aventure humaine charrie avec elle. Tout cela, non seulement nous le savons, mais, comme Paul, nous le portons dans notre chair à travers nos solidarités et nos combats. Dans cet aujourd'hui terreux, peineux, sans horizons, le salut de Dieu paraît lointain. Il faut toute sa foi pour y croire et pour en discerner les signes. De cela aussi notre prière sera le reflet. Elle sera souvent la supplication d'hommes et de femmes qui portent en eux, dans la nuit, le poids des souffrances et des errances du monde. Elle rejoindra la prière du Christ en croix, celle de tous les Vendredis Saints de l'Eglise, prière de foi dans le silence de Dieu et l'indifférence du monde.

D'autres peuvent vivre dans le Temps Pascal, nous sommes, nous, par vocation, des hommes d'avant Pâques ou si l'on veut d'après l'Ascension, les hommes d'un monde où le Christ est absent et où il faut témoigner, dans la foi, de son attente. N'ayons pas honte de cette situation. Elle n'est pas inévitablement à mettre au compte de notre manque de foi ou de notre incapacité à connaître la joie spirituelle. Elle peut être le reflet d'une prise au sérieux de l'histoire et de ses médiations. Nous sommes au temps du pèlerinage, pas à celui de la vision : nous le vivons dans les ténèbres lumineuses de l'espérance et de la foi, d'autres peuvent le vivre selon leur vocation dans l'allégresse de la vision anticipée.

Une prière qui espère la communion au terme des réconciliations difficiles

Toute prière est communion dans la foi, l'espérance et l'amour. Nous vivons par vocation au cœur des tensions de l'Eglise et du monde. Elles nous atteignent d'autant plus que nous ne pouvons à aucun moment oublier ceux dont elles nous séparent. Nous ne nous situerons donc pas non plus au niveau

de la communion réalisée et il y a des formules de prière que nous ne pourrions pas dire parce qu'elles enjambent l'histoire, ses tensions et ses conflits, pour se situer dans l'eschatologie réalisée. Cette eschatologie, nous pouvons l'espérer, elle est encore trop lointaine pour que nous puissions la proclamer et la chanter. Notre horizon à nous, c'est celui des réconciliations difficiles, du pardon nécessaire et long à naître. La communion que nous vivons, c'est le combat quotidien pour se pardonner et s'accepter. Notre prière pour l'unité sera d'abord prière pour le pardon.

Une prière qui s'insère dans un monde aux rythmes inhumains

La prière chrétienne s'est longtemps appuyée sur les rythmes essentiels de la vie et du travail de l'homme, en un temps où ces rythmes étaient fondés sur la respiration humaine, sur l'alternance du jour et de la nuit, des saisons et des années. Le monde où nous vivons impose de plus en plus à l'homme un autre rythme : celui de la machine, de ses cadences, de sa rentabilité. Rythme inhumain où il est difficile d'insérer un souffle vivifiant. Il y a des prières qui fuient ce monde pour recréer un monde où l'homme retrouve des rythmes plus humains sur lesquels la prière puisse prendre appui.

Nous ne pouvons pas désertier ce monde, nous ne pouvons pas non plus renoncer à prier dans ce monde. C'est là que nous sommes appelés à inscrire notre prière et ce n'est pas facile. Il faut lutter pour humaniser les rythmes de la machine, y introduire le silence, le repos qui permettent à l'homme de vivre et de respirer. Il faut se battre pour que ces espaces libres ne soient pas seulement des temps d'arrêt ou d'évasion, envahis par l'industrie du loisir, mais des temps de récréation en profondeur. Il faut apprendre à vivre humainement pour pouvoir prier, en même temps qu'il faut apprendre à prier au cœur de l'inhumain.

Une prière qui se nourrit du quotidien et qui y renvoie

S'il nous est parfois difficile de rejoindre dans la prière des « merveilles » de Dieu qui nous paraissent lointaines, notre action de grâces se nourrira des humbles victoires de la patience et de la charité. Elle accueillera la parole de Dieu comme une parole familière, dite au cœur de la vie, au détour des chemins, au hasard des rencontres. Une parole qui rejoint immédiatement la situation dans laquelle elle est prononcée.

Communautés apostoliques en prière

Les questions qui ont suscité ces réflexions sur la prière de l'apôtre se retrouvent au plan communautaire.

Pour bien des gens, il y a aujourd'hui des communautés de prière où l'on va prier. Elles se situent la plupart du temps dans la ligne charismatique, monastique ou orientale que nous évoquions et puis il y a les autres, les nôtres, celles avec qui on n'a pas idée d'aller prier, celles qui n'osent pas inviter au partage de leur prière tellement elle leur paraît pauvre, banale, quotidienne. Elle l'est souvent par indigence, reconnaissons-le honnêtement, mais là non plus, il n'est pas vrai que nos communautés n'aient rien à dire aujourd'hui au plan de la prière.

Il n'y a pas les communautés de prière et les autres, il y a, si l'on veut, les communautés du désert et les communautés de la route qui sont toutes des communautés priantes, qui ont, les unes et les autres, vocation d'aider à la prière chrétienne.

Les communautés du désert. Elles ont une vocation essentielle dans la vie de l'Eglise : cités sur la montagne, rappel vivant de la prière continue, manifestation du mystère chrétien contemplé dans sa plénitude eschatologique, havre de louange et de paix pour les hommes harassés. Nous avons tous besoin d'elles, aujourd'hui en particulier, et nous savons bien tout ce qu'il faut de sainteté quotidienne pour susciter et faire vivre de tels lieux.

Mais il y a aussi les communautés de la route : les nôtres. Elles n'ont pas de demeure fixe ; si elles créent un lieu de prière, ce sera un lieu provisoire, un gîte d'étape. Elles sont en route au milieu d'un peuple qui a sa démarche, ses rythmes, ses pesanteurs et ses grâces. Elles sont accordées à son pas, solidaires de ses chemins. Or l'Eglise a besoin de la prière de ces communautés, elle a besoin que ces communautés soient reconnues, elles aussi, comme des communautés priantes. Comment ? A quelles conditions ?

*Des communautés où les rythmes du monde urbain
soient humanisés et pacifiés par la communion fraternelle*

Nous ne pouvons pas prétendre à la paix des solitudes, mais nous pouvons offrir au cœur des cités et de leur bruit la paix qui naît de la communion fraternelle. On passe une porte et on trouve la paix, la détente d'une commu-

nion fraternelle, pas l'uniformité, l'absence de tensions, mais la diversité, les différences surmontées dans un regard commun sur le Christ, dans une humble fidélité aux enseignements des apôtres : supportez-vous, soumettez-vous les uns aux autres, ayez entre vous les sentiments qui furent ceux du Christ.

On passe une porte et on sent qu'ici la concurrence, l'envie, le ressentiment, la domination ne règlent plus les rapports, et alors la tension tombe, on peut laisser aller son cœur, on peut s'ouvrir à autre chose. Une détente est possible qui va permettre la prière.

*Des communautés dans la prière desquelles
les hommes vont pouvoir retrouver leur vie, leurs souffrances, leurs joies*

Pour entrer dans la prière des communautés du désert, il faut prendre du recul, accepter de se laisser dépayser, conduire vers d'autres horizons où l'air sera plus pur, la lumière plus forte. Le langage et le style de prière de ces communautés appellent et soutiennent ce dépaysement.

Chez nous on devrait pouvoir arriver avec tout le poids de sa vie quotidienne et le retrouver assumé dans la prière. La difficulté de croire, de porter un regard de foi sur un monde où Dieu n'est pas évident, où le salut est une espérance lointaine, les souffrances, les tensions d'un monde divisé, la pauvreté d'une prière qui mendie la foi, qui prend le temps de l'acte de foi. Voilà ce que nous avons à offrir et c'est important aussi.

*Des communautés où les hommes pourront parler à Dieu
dans le langage de leurs souffrances et de leurs espoirs*

On accueille la prière des communautés du désert, on y entre par le silence et le chant, on se laisse transfigurer par son langage lyrique. Et nous avons tous besoin un jour ou l'autre de nous laisser ainsi saisir et transfigurer par la plénitude et la beauté d'une prière qui vient d'ailleurs, de plus haut et de plus loin. Mais il faut aussi des lieux où les hommes puissent s'adresser à Dieu dans le langage de leur vie quotidienne, où ils puissent crier avec d'autres leur propre prière en reprenant les mots de leur vie quotidienne. Ces mots qui portent leurs souffrances et leurs espoirs, il faut qu'ils puissent les adresser à Dieu en Eglise. Pour cela, il faut qu'ils les retrouvent dans la prière simple et dépouillée de frères et de sœurs très proches. Prière à laquelle ils

pourront se joindre tout naturellement, sans avoir besoin d'y être initiés, sans craindre de s'y révéler maladroits ou déplacés.

Des communautés où la Parole de Dieu soit saisie comme une parole dite au cœur du temps, dans l'aujourd'hui de nos vies

Dans la liturgie des communautés du désert, la Parole de Dieu est proclamée, chantée, dans sa transcendance et son universalité, un peu comme dans les liturgies de l'Apocalypse. Et l'Eglise a besoin de cette proclamation solennelle qui rappelle, pas seulement aux grandes fêtes mais chaque jour, la transcendance de la Parole de Dieu. Mais elle a besoin d'entendre aussi l'Evangile sur le mode de la confiance, de la parole familière, dite au cœur de la vie et de l'histoire dans l'intimité d'un groupe fraternel, comme furent dites certaines paroles de Jésus aux disciples. Il faut que l'Evangile puisse être ainsi dit, lu dans la proximité du quotidien, parce que le quotidien est son lieu de naissance et d'accomplissement. Nos communautés peuvent être ces lieux où la Parole devient familière, sans cesser d'être Parole de Dieu accueillie dans la foi.

Dans la proximité des communautés de la route, les mots, les gestes de la prière ont leur poids d'engagement. Ils sont souvent en prise directe sur des choix, des décisions immédiates. On ne pourra pas parler de pardon ou de paix sans que ces mots prennent leur poids d'existence. Cette sanction du quotidien est importante : elle impose à la prière réalisme et humilité. Il y a alors des mots qu'on prononcerait peut-être ailleurs, qu'on n'osera pas prononcer parce qu'on sait qu'ils ne seraient pas encore vrais.

Voilà la prière que nos communautés peuvent vivre, voilà le type de prière auquel elles peuvent inviter des chrétiens simplement, quotidiennement. Une prière pauvre, tâtonnante, en recherche, comme la vie que nous menons, mais fidèle, acharnée à maintenir au cœur du monde un regard et un cri de foi. Sa grandeur, c'est sa pauvreté et sa difficulté : une prière difficilement conquise sur l'inhumanité des rythmes d'un monde urbain, une prière arrachée à l'incroyance ambiante, une prière qui porte en elle les souffrances et les tensions du monde, une prière qui situe la Parole de Dieu dans le quotidien de la vie. Maintenir de tels îlots de prière au cœur des villes, pas seulement dans la géographie mais dans la vie urbaine, n'est pas chose facile. Il est bon de situer le désert au cœur des villes. Il faut aussi humaniser la ville pour qu'elle ne soit plus un désert. C'est notre rôle à nous, c'est une des tâches de nos communautés.

En disant ceci je ne veux opposer ni la prière des moines et la prière de l'apôtre, ni les communautés du désert et les communautés de la route. Toutes deux sont essentielles à la vie de l'Eglise, toutes deux participent à leur manière aux richesses de l'Évangile, chacune est appelée à s'enrichir de ce qui est vécu différemment par l'autre.

Dans notre vocation apostolique, nous avons besoin des communautés du désert pour y refaire nos forces et ne pas perdre de vue le terme vers lequel tendent nos combats. Mais, du point de vue de la prière, nous ne sommes pas sans vocation ni mission. Nous avons, nous aussi, à enrichir la prière de l'Eglise et nous avons à le faire autrement qu'en regardant avec nostalgie vers les communautés du désert pour copier, plus ou moins heureusement, leur prière. Si leur vitalité et leur dynamisme spirituel doivent nous aider et nous stimuler, que ce soit à vivre la prière de notre vocation, pas la leur.

Je reste très reconnaissant à la communauté charismatique que j'évoquais au début de m'avoir, par la qualité et le sérieux de sa prière, renvoyé à ma propre vocation. C'est cette prière partagée avec elle qui m'a permis de mieux comprendre la prière de l'apôtre et le message spirituel des communautés de la route.

(Ce texte est paru dans « Vie consacrée », 1981, n° 1.)

Un ministère de prêtre pour l'Eglise à venir

Se situer comme prêtre et religieux jésuite, au cœur des recherches actuelles ne va pas de soi.

En effet,

- Les théologies actuelles de la vie religieuse soulignent de plus en plus, et à juste titre, l'aspect prophétique de la vie religieuse, son caractère de surgissement charismatique face à la société et à l'institution ecclésiale. Et si, dans cette perspective on voit bien la place de la vie religieuse dans le courant de sainteté du Peuple de Dieu, il est plus difficile de la relier comme telle à l'apostolat hiérarchique de l'Eglise, autrement que sous le mode du soutien spirituel et communautaire de cet apostolat.

- Les théologies du Sacerdoce, de leur côté, sont en pleine évolution. Si l'on essaye de les regrouper, on pourrait au moins distinguer trois types, qui coexistent ou sont mêlés dans les discours et mentalités actuels :

- Les théologies du *sacerdoce pouvoir sacré* : c'est la théologie post-tridentine du prêtre, homme mis à part, consacré pour des tâches bien définies jouissant d'un pouvoir spirituel lui permettant, et à lui seul, d'accomplir

les gestes de sanctification qui incarnent l'action du Christ dans le monde.

- Les théologies du *sacerdoce-signe* : signe de la présence du Christ au cœur de la communauté des croyants, qui ne devient Eglise qu'à travers ce signe visible de son lien actuel au Christ.

- Les théologies du *sacerdoce ministère ordonné* dans une Eglise toute entière ministérielle, qui partent des besoins de la communauté et des charismes essentiels à sa vie. Charismes qui sont alors consacrés par l'imposition des mains pour bien signifier qu'on reconnaît en eux un fruit de l'Esprit livré par Jésus à son Eglise.

Ces perspectives théologiques, en particulier les deux dernières, qui recouvrent peu à peu la première, se réfèrent habituellement à ce qu'on a appelé un sacerdoce des communautés. Elles situent le Sacerdoce comme un élément essentiel à sa reconnaissance comme Eglise et à sa vie.

Elles sont intimement liées aussi à une redécouverte du Presbytérium groupé autour de l'évêque et assurant avec lui le ministère de la Parole, de l'Eucharistie, de l'Unité, dans les communautés chrétiennes.

Nous, Jésuites, religieux, prêtres, qui sommes-nous ?

On voit déjà qu'il n'est pas facile de faire coexister les deux lignes de renouveau que nous venons d'esquisser : celui de la vie religieuse et celui du Sacerdoce. Faut-il alors choisir ? Nous définir comme religieux d'abord, ou comme prêtre d'abord et mettre le second élément en vecteur comme une composante importante mais secondaire ? Il y a quelque chose en nous qui résiste à ce choix.

- Nous ne sommes pas purement et simplement des prophètes, sans autre responsabilité ou place dans l'Eglise que celle que nous donnerait un charisme apostolique indéterminé. C'est une perspective qui a pu nous tenter à un moment ou à l'autre : elle ne résiste pas à une analyse objective de ce

qu'est la Compagnie dans son histoire et dans son actualité.

- Mais à l'inverse, nous ne sommes pas non plus, seulement, des « prêtres honnêtes » ou des « prêtres réformés » qui joindraient aux responsabilités pastorales la vie communautaire et quelques moyens spirituels adaptés : oraison, Exercices, etc.

Qui sommes-nous ? Il faut bien le demander à nos origines. Or, *Ignace*, qui a abouti au sacerdoce et à la vie religieuse n'est parti ni d'un projet religieux ni d'un projet sacerdotal. Il a été continuellement guidé par l'appel à une vocation, à un genre de vie qu'il pressent original, difficile à bien saisir et à maintenir. Et de fait il devra employer beaucoup d'énergie à le faire reconnaître et à le défendre.

Comment exprime-t-il ce projet ?

« *Aider les âmes* » - C'est l'expression qui revient le plus souvent dans l'Autobiographie, comme dans les Constitutions et la correspondance. Il est significatif qu'il n'ait pas dit : conduire ou guider, mais aider les âmes ; ce qui souligne bien qu'il s'agit de libertés, dont il faut reconnaître et respecter le cheminement propre. « Aider les âmes à ordonner leur vie à la fin pour laquelle elles ont été créées ». Nous sortons du subjectivisme spirituel pour entrer dans l'objectivité

d'un dessein créateur et nous verrons que cela a son importance.

« *Par le ministère de la parole* » - On pense à la prédication, mais pour Ignace, le ministère de la parole, celui pour lequel il conseille si souvent de demander la « *gratia sermonis* », c'est d'abord le ministère de celui qui donne les Exercices. La parole dont il s'agit, c'est la parole qui prend appui sur une histoire, une expérience, une recherche et qui y discerne les chemins de Dieu. La parole qui est « lampe sur

nos pas », lumière pour le chemin.

« *Suivre le Christ portant sa Croix dans le monde* » dira-t-il encore à la suite de l'expérience de la Storta, ce qui signifie pour lui : suivre le Christ allant jusqu'au bout du dessein rédempteur du Père. Or ce dessein rédempteur, il s'exprime et s'incarne dans l'histoire par la naissance, la croissance de l'Eglise. L'œuvre du Christ, elle a pour Ignace un visage, celui de « la véritable épouse du Christ, notre sainte Mère l'Eglise hiérarchique ».

« *Cherchant partout le bien le plus*

universel... parce que le plus divin ». Là encore, cet universel, qui est pour lui l'œuvre de la Trinité, ne reste pas abstrait, c'est l'Eglise, l'Eglise une et multiple, l'Eglise dont le cœur est à Rome et les frontières au bout du monde et de l'histoire.

Vocation apostolique... oui,

Vocation apostolique qui saisit le particulier des vocations et des destinées individuelles pour les aider à se situer dans les perspectives du dessein de Dieu. Vocation qui vise à susciter, à soutenir, à aider des membres actifs du Peuple de Dieu.

Comment le Sacerdoce s'est-il intégré à cette vocation !

On dit parfois qu'Ignace est devenu prêtre pour pouvoir parler plus librement et avec autorité dans l'Eglise ? C'est en effet une des raisons pour lesquelles il a décidé d'étudier. Mais cette raison ne suffirait plus aujourd'hui en tous cas, à intégrer le Sacerdoce dans notre vocation. On peut invoquer un ministère évangélique de la parole prophétique qui n'incluerait pas le Sacerdoce, qui y renoncerait au contraire au nom de la liberté de cette parole. C'est ce qu'avaient pressenti Pierre Voldo et François d'Assise, ce qu'ils ont eu du mal à faire reconnaître mais qui peut avoir sa place dans l'Eglise : un groupement évangélique laïc voué à la parole prophétique dans

la cité séculaire. C'est apostolique, missionnaire, mais ce n'est pas semble-t-il ce qu'a voulu Ignace. Si c'était le cas, il aurait repris et poussé le projet franciscain. Or sa vocation ne le conduit pas seulement à viser un renouveau évangélique mais plus consciemment et plus précisément un renouveau ecclésial.

Les Jésuites peuvent être à bon droit tentés par un certain franciscanisme dont ils retrouveront des éléments dans leur tradition, tout comme des Franciscains ont pu être tentés de devenir, comme la Compagnie, un corps sacerdotal, leur vocation, aux uns et aux autres, est cependant différente.

Ce qui, dans la vocation ignatienne, introduit le lien entre apostolat et sacerdoce, ce n'est pas d'abord, me semble-t-il, le ministère de la Parole, mais plutôt *le lien Apostolat-Eglise*. C'est parce que le projet ignatien ne se limite pas à la diffusion de l'Évangile mais vise directement l'implantation, la croissance de l'Église, qu'il inclut le sacerdoce.

Mais précisons tout de suite, pour éviter toute ambiguïté, que *l'Église pour Ignace*, ce n'est pas d'abord la communauté chrétienne à animer, à vivifier, *c'est l'Église à construire ou à défendre*.

L'Église à construire là où elle n'est pas, pas du tout ou pas encore : dans la jeunesse par exemple, dans les nouvelles formes de culture, dans les territoires non évangélisés.

L'Église à défendre là où elle est attaquée, menacée... par les contestations internes, par le choc des cultures et des civilisations.

C'est cette *Église des frontières, cette Église de l'avenir* à laquelle pense Ignace et ceci n'est pas sans conséquences sur sa manière d'envisager le Sacerdoce.

Son sacerdoce n'est pas ce que nous appellerions aujourd'hui le Sacerdoce des communautés : celui de Tite ou de Timothée, c'est celui des envoyés : celui de Paul et Barnabé.

Si l'on peut discerner dans l'Église primitive une double manière de vivre le ministère apostolique, celle de Paul et celle des « anciens », il faut bien

reconnaître que depuis Ignace d'Antioche, et, de plus en plus à mesure que la chrétienté se structure, l'accent sera mis sur le ministère des communautés et la systématisation théologique, comme il est normal, rejoindra l'expérience vécue, jusqu'à ne plus envisager que ce type de sacerdoce.

Ignace sera un des rares hommes de l'histoire de l'Église d'Occident à tenter de faire revivre un type paulinien de sacerdoce. L'Église à laquelle il pense, c'est spontanément l'Église à construire hors des frontières de la Chrétienté et pour faire authentifier son projet, comme Paul, c'est à Pierre qu'il va. Et il ne pouvait pas aller à un autre : quel évêque aurait pu accueillir et reconnaître sa vocation ? Ayant reçu de Pierre le oui qu'il en attendait, comme Paul, il ira de l'avant sans se croire obligé pour autant de revenir continuellement faire contrôler par le Pape ce qu'il faisait. Ainsi fait-il revivre dans l'Église un sacerdoce de type paulinien dans sa visée missionnaire et son lien à Pierre. C'est, me semble-t-il, son apport décisif, original et actuel mais il ne trouvera pas la théologie qui lui permettrait de l'exprimer car la théologie dominante s'oriente dans une autre perspective : celle du sacerdoce « installé » au cœur du peuple chrétien, concentrant en lui la presque totalité des ministères des communautés.

Certes, il n'y a pas à opposer diamétralement ministère des communautés et ministère envoyé. Le ministère est

toujours fruit de l'Esprit qui agit dans et pour la communauté, pour l'Eglise. Mais l'Eglise ce n'est pas seulement la *communauté des croyants qui se prend en charge*, s'organise pour la vie et la sanctification de ses membres, c'est aussi et fondamentalement *la communauté qui explose*, celle que l'Esprit ne cesse de disperser aux quatre coins du monde dans un souffle de Pentecôte. Le ministère envoyé est donc bien ministère de la communauté, mais de la communauté qui envoie, de la communauté tournée vers l'avant, vers la mission.

Si nous essayons de ressaisir tout ceci, on pourrait dire qu'il y a pour Ignace une vocation apostolique : « aider les âmes par le ministère de la parole » qui est à vivre en esprit évangélique - vocation qui va l'amener à concevoir un type de vie religieuse centré sur les attitudes essentielles à l'apôtre :

- la foi, enracinée dans une lecture théologique du mystère chrétien
- la disponibilité confiante, faite de détachement et d'espérance, de liberté et d'audace
- ce qu'il appelle grandeur d'âme :

à la fois la générosité pour entreprendre et constance pour persévérer

- tout ceci enrobé par la « *discreta caritas* » : cette forme de charité qui incarne l'absolu de l'amour, la grandeur du dessein de Dieu... dans la particularité de l'histoire, du quotidien, dans le respect des libertés et des médiations.

C'est l'aspect religieux de son projet : ce qui inspire et structure les Constitutions de la Compagnie, ce qui nous caractérise comme ordre religieux.

Mais il y aussi dans sa mystique et sa visée le lien entre apostolat et Eglise : aider les âmes... à ordonner leur vie... selon leur vocation, selon le dessein de Dieu... qui est la croissance du Corps du Christ. C'est une saisie ecclésiale de l'apostolat qui va le conduire à redonner à l'Eglise un type de ministère sacerdotal bien oublié, sinon totalement absent, le sacerdoce paulinien, missionnaire, tourné vers l'avenir : l'Eglise de la mission et des frontières.

Voilà ce que nos origines peuvent nous dire. Quelles conclusions pouvons-nous en tirer aujourd'hui ?

Questions pour aujourd'hui

- Pour l'Ecclésiologie Tridentine : christocentrique et hiérarchique : le ministère a été pensé comme un pouvoir de sanctification et de gouvernement, étroitement inséré dans les

structures hiérarchiques de l'Eglise et il a fallu recourir à des exceptions canoniques comme l'exemption des Religieux ou l'organisation d'une structure particulière comme la Congrégation

tion de la Propagande pour permettre l'existence d'un sacerdoce de type paulinien, missionnaire. Encore ce Sacerdoce reste-t-il en quelque sorte marginal, exceptionnel et il est rarement pris comme référence par la réflexion théologique qui n'en rend pas compte.

- Dans l'ecclésiologie de Vatican II qui souligne l'élément charismatique du ministère et qui, tout en recentrant les ministères autour de l'évêque, reconnaît leur diversité, il y a place pour plusieurs visages du sacerdoce et de la vie sacerdotale, comme en témoigne le langage même de Vatican II à propos du sacerdoce. Quels visages ?

Un visage que j'appellerai « augustinien » : celui du presbytérium groupé autour de l'évêque dans le partage des responsabilités pastorales et l'effort commun pour vivre une vie évangélique. C'est ce modèle qui a inspiré depuis le IV^e siècle la plupart des tentatives de réforme du clergé dans un contexte de chrétienté : chanoines réguliers, clercs réguliers, clergé communautaire.

C'est ce modèle vers lequel s'orientent actuellement un certain nombre de recherches : moines apostoliques, fraternités sacerdotales, qui mettent l'accent sur la vie fraternelle, la prière en commun, le partage des tâches, le noyau communautaire au cœur d'une Eglise renouvelée dans son visage communautaire. Et c'est bien semblait-il le visage d'avenir du ministère des communautés, celui qui doit rempla-

cer le modèle ascétique, individualiste, de l'homme de Dieu, flambeau solitaire au cœur de sa paroisse, tel que l'incarrait par exemple le curé d'Ars.

Mais aujourd'hui aussi ce modèle n'est pas le seul, ne peut pas être le seul, et il est intéressant de noter la dérive qui a marqué certaines fondations récentes qui ont voulu vivre ce modèle dans des perspectives missionnaires : les Petits Frères des Campagnes par exemple. Ou bien ils restent fidèles au modèle augustinien rénové voulu par le Père Epagneul leur fondateur, mais alors ils ne sortent guère des frontières de la chrétienté, ou bien ils vont jusqu'au bout de la perspective missionnaire en monde déchristianisé mais alors ils s'éloignent de plus en plus du modèle augustinien... et retrouvent un genre de vie, une manière de procéder qui se rapprochent du type ignatien. Et il y a d'autres groupes où l'on pourrait noter les mêmes tensions ou les mêmes dérives, la Mission de France par exemple.

Il y a donc place dans l'Eglise de notre temps pour ce *visage ignatien du sacerdoce*. Encore faut-il, pour le retrouver, que nous résistions à une double tentation qui nous vient du contexte où nous vivons.

- Celle de penser notre vocation sous les traits d'un *prophétisme tous azimuts* qui nous situerait vis à vis de l'Eglise dans une distance, significative certes, mais dans laquelle il serait impossible de rendre compte d'é-

léments importants de notre tradition comme le quatrième vœu ou les règles pour sentir avec l'Eglise.

- Celle de penser le renouveau de la Compagnie, corps sacerdotal, sur le *mode augustinien*, en cédant à l'attrait que peuvent représenter certaines formes actuelles du renouveau sacerdotal.

Si nous voulons trouver notre place dans la fidélité à nos origines, il faut retrouver pour nous, et manifester dans l'Eglise, le sens et la place d'un sacerdoce missionnaire, envoyé, expression d'une communauté qui éclate hors de ses frontières dans le souffle de la Pentecôte, sans cesser pour autant de demeurer Corps du Christ dans la diversité de ses membres.

C'est à ce visage de l'Eglise que notre sacerdoce est ordonné. Il est tourné vers l'avenir de l'Eglise : la présence dans les nouvelles cultures et les nouveaux mondes... Et cependant il exprime aussi la continuité de sa vie et de sa mission puisqu'il est à la fois envoyé par l'Eglise et annonciateur de l'Eglise. Il dépend d'elle et il l'engage.

Et ceci n'est pas sans importance. J'en donne deux exemples :

- *Dans le combat pour la justice.*

Il est important que l'Evangile, la parole et le souvenir de Jésus soient présents à ce combat, mais au plan de la foi, de la conversion, il y a un pas qui ne sera franchi, une actualité du message qui ne sera perçue, que lorsque l'Eglise en tant que telle, au nom du Christ, sera engagée, compromise

dans ce combat. Pour la croissance de la foi en Amérique latine, il faut Camillo Torrès, mais rien d'essentiel n'est fait tant qu'il n'y a pas Mgr Romero, c'est-à-dire tant que l'Eglise n'est pas présente à ce combat dans le signe visible de son unité et de sa continuité : le sacerdoce hiérarchique. Si Ignace a voulu pour nous le sacerdoce, c'est pour que ce signe soit présent aux frontières de l'avenir.

- On peut faire la même remarque à propos du dialogue, de la *rencontre avec l'incroyant*. Il est important que cette rencontre ne soit pas seulement celle d'un chrétien, évangélique, bien formé, avec l'incroyance mais qu'elle soit rencontre-dialogue de l'Eglise avec l'incroyance. En disant ceci je ne veux pas revenir aux simplifications et aux ambiguïtés d'hier qui identifient Eglise et sacerdoce hiérarchique et concentraient dans les mains des pasteurs tout l'élément actif de l'Eglise. Je dis seulement que l'Eglise n'est vraiment présente, compromise, engagée, que là où elle l'est en tant que telle, au nom de son identité chrétienne. Or le sacerdoce, le ministère ordonné, est le signe visible de cette identité, de cette continuité, comme il est le signe visible de l'unité.

C'est bien ce qui est apparu par exemple lors du retrait des prêtres-ouvriers. On a pu déclarer sur tous les tons qu'il ne s'agissait pas d'un désengagement de l'Eglise, que les militants ouvriers restaient plus que jamais présents... personne ne s'y est

trompé. Le geste est apparu, et était effectivement, l'expression d'un retrait, d'une repli de l'Eglise sur elle-même. On renonçait à l'éclatement et à ses dangers pour retrouver la sécurité à l'intérieur des frontières. *Ce ne sont pas les intentions qui parlent, ce sont les gestes.* Dans la querelle des rites chinois aussi, les missionnaires jésuites avaient compris qu'il fallait que les gestes parlent et, dans ce domaine, seul le ministère reconnu et sanctionné par l'imposition des mains peut engager l'Eglise de façon irréversible.

Au jour de notre ordination nous recevons donc bien quelque chose qui est essentiel à notre vocation de jésuite.

- Nous n'aurons peut-être jamais, ou rarement, l'occasion d'exercer un ministère pastoral courant, d'accomplir les tâches auxquelles on a trop rapidement identifié le sacerdoce : prêches, célébrer les sacrements, animer une communauté chrétienne et présider son Eucharistie.

- Nous n'en avons pas moins reçu au jour de notre ordination une mission qui va caractériser toute notre activité apostolique. Quoique nous fassions et où que nous le fassions, nous le faisons envoyés par l'Eglise, dans la solidarité au Corps épiscopal qui nous a imposé les mains.

Cette solidarité, qui s'exprime ailleurs dans l'appartenance à un presbytérium local, elle se vit d'abord à

travers le Corps de la Compagnie. C'est dans ce Corps, à travers lui que nous vivons notre sacerdoce. C'est lui qui est pour nous la communauté qui nous envoie, nous soutient. c'est lui qui figure l'enracinement local, l'Eglise locale, qui témoigne de notre lien à l'Eglise universelle. C'est cette petite Compagnie, cette part du peuple de Dieu, qui nous a reconnus, choisis, présentés à l'Eglise pour la mission. C'est au nom de ce peuple, de son dynamisme spirituel et évangélique que l'Eglise nous envoie aux frontières de l'avenir.

Nous pourrions avoir au plan local des liens et des solidarités qui s'exprimeront sous forme de mandats, de contrats, de missions particulières... n'oublions pas que notre envoi premier, notre mission essentielle, c'est au Corps de la Compagnie que nous le devons. C'est là notre premier et plus essentiel presbytérium.

On pourrait encore objecter que, puisque notre reconnaissance ecclésiale passe par l'appartenance au Corps de la Compagnie, notre engagement dans un ordre religieux reconnu suffit à l'assurer sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une ordination sacerdotale. C'est oublier que la reconnaissance que l'Eglise donne à une Congrégation Religieuse porte essentiellement sur le style de vie évangélique qui est le sien et, dans certains cas, sur une mission qui est alors une mission particulière très précise et

souvent de type diaconal. La Compagnie ne rentre pas dans ce cadre, l'universalité qu'elle revendique, la priorité ecclésiale de son apostolat ne

Conclusion

Ce qui spécifie la Compagnie comme Corps sacerdotal, ce n'est ronc pas un lien conjoncturel entre prophétisme et sacerdoce. Comme si le seul prophétisme possible dans l'Eglise était celui qui accepte de se couler dans les cadres du Sacerdoce hiérarchique au risque de se laisser récupérer. Si c'était vraiment la perspective ignatienne, il faudrait dire que nous sommes condamnés à être les instruments plus ou moins conscients d'une récupération sacerdotale du prophétisme.

Ce qui spécifie la Compagnie comme Corps sacerdotal, c'est plus profondément le lien entre la vocation apostolique d'Ignace et son sens de l'Eglise, l'intuition qui les a fait pressentir, sans pouvoir l'explicitement théologiquement, l'existence d'une figure oubliée du Sacerdoce, essentielle au visage de l'Eglise, dès lors qu'on n'identifiait plus Eglise et chrétienté. Ce visage oublié du Sacerdoce, les apôtres de la Compagnie l'ont incarné dans les contextes les plus divers, sans se laisser enfermer dans les cadres pastoraux de l'Eglise post-tridentine. A nous de faire de même aujourd'hui.

Il est certes tentant de penser aujourd'hui selon les circonstances - soit comme des prophètes sans mandat, libres témoins de l'Evangile, - soit comme des prêtres réformés vivant

peuvent être reconnues que dans une participation au ministère hiérarchique dans sa figure paulinienne.

notre sacerdoce dans une vie évangélique de type augustinien.

La discreta caritas qui lie les extrêmes, qui assume et incarne les méditations a conduit Ignace sur une voie difficile, qui relie le prophétisme à l'institution par le lien le plus fort et le plus essentiel : celui du Sacerdoce hiérarchique, qui dégage ce sacerdoce des cadres de la Chrétienté. Ne serait-ce pas notre voie ?

Deux remarques importantes :

- En disant ceci, je ne prétends pas que nous soyons les seuls à pouvoir incarner ce type de sacerdoce dans l'Eglise, d'autres aussi s'y essaient aujourd'hui à partir de traditions différentes, ex. la Mission de France... Je veux seulement souligner dans quelle ligne l'héritage ignatien nous appelle à vivre le sacerdoce.

- Ce que j'ai dit tend à dévoiler la signification du Sacerdoce dans la Compagnie, cela n'exclut aucunement la présence de religieux laïcs dans la Compagnie, mais situe leur vocation dans cet apostolat sacerdotal. Les frères dans la Compagnie ne sont pas les « convers » d'une communauté de chanoines réguliers vivant l'Evangile à l'ombre de cette communauté dans l'humilité des tâches domestiques, ils sont nos compagnons de route et d'action de prêtres « envoyés ».

n'ayez pas peur

Chers frères et sœurs en Jésus-Christ ⁽¹⁾

Si je vous appelle frères et sœurs en Jésus Christ, moi qui suis venu de loin, du cœur de l'Afrique, ce n'est pas par un procédé littéraire, mais par un acte de foi, selon lequel Jésus Christ est de partout et que toutes les cultures peuvent le recevoir. Certes, Jésus Christ a été Juif ; il a été situé par un temps et un espace ; mais c'est justement pour cela que chaque peuple est appelé à le faire sien. En effet, si Jésus Christ n'avait été de nulle part, s'il avait plané comme une nébuleuse incolore et informe, au-dessus des peuples, personne ne se serait senti concerné par lui ; mais en naissant quelque part, dans la condition humaine, il a par le fait même déclenché un processus dynamique de son incarnation dans toutes les cultures, jusqu'à ce que celles-ci reflètent, comme dans un prisme, la richesse infinie de ce visage inépuisable du Christ. Oui, l'incarnation de Dieu est le motif et le moteur de toutes nos recherches de nouvelles perspectives dans le culte, la théologie et l'organisation des communautés, au sein de nos Eglises d'Afrique.

Vous nous avez apporté le message du Christ, chers frères d'Occident, et c'est énorme ; et jamais nous ne vous dirons assez merci pour cela. Mais vous trahissez ce message si vous en profitez pour asseoir votre domination ; vous trahissez ce message si vous nous imposez vos conceptions, vos modes de penser, votre sensibilité, vos modes d'expression, fussent-ils devenus chrétiens ! Si Dieu a traversé avec vous l'empire romain, le Moyen-Age et la Renaissance, il traverse avec nous aujourd'hui l'esclavage, les indépendances, la recherche de notre identité. Si Dieu a connu avec vous l'été, le printemps, l'hiver et l'automne, il connaît avec nous la saison sèche et la saison des pluies. Si Dieu a broyé les grains de blé et pressé les grappes de raisin avec vous, il mange avec nous le maïs et le mil, il se désaltère avec nous de nos

(1) Homélie prononcée le 4 janvier 1981 en l'église St-Pierre-St-Paul de Lille.

vins de palme. Notre périple avec le Christ ne suivra pas le même tracé que le vôtre. Nous, nouveaux peuples dans l'Eglise, nous devons être attentifs à la tradition de l'Eglise qui est en Occident ; mais quelque vénérable qu'elle soit, cette tradition ne peut constituer ni une norme pour nous, ni un modèle à reproduire. L'appel de Dieu, qui nous saisit dans l'aujourd'hui de nos cultures, la fidélité à l'Esprit du Christ au milieu de nos situations, feront surgir d'autres modalités de célébrer et d'exprimer ses mystères, de se consacrer à Lui et de servir dans l'Eglise. Pour faire éclore ces nouvelles perspectives, votre aide matérielle, votre présence éventuelle à notre action sont sans doute encore nécessaires ; mais ce qui est indispensable et ce que nous attendons le plus de vous, c'est que vous soyez des témoins de l'amour du Christ, dans l'accueil et l'échange entre Eglises. Accueillez-nous tels que nous sommes, donnez-nous la parole, faites confiance à l'Esprit qui souffle dans nos assemblées et dans nos conférences épiscopales, priez pour nous. N'ayez pas peur de perdre l'unité. L'unité ne peut être fabriquée à coups de barricades et de définitions théologiques ; elle s'obtient par la communion à Dieu, par l'attention à la présence de Dieu dans le cœur de chacun, par la conversion de chacun à l'amour. Comme elle serait pauvre et illusoire, cette unité créée par un nivellement des différences. De grâce, ne réduisons pas le Christ à notre taille, mais laissons chaque peuple prendre place au sein de ce grand vitrail qui doit refléter les multiples tonalités de la lumière unique du Christ.

Je suis sûr que le Christ se réjouit d'entendre sa mort et sa résurrection proclamées par le rythme palpitant d'un tam tam, ou d'un balafond d'Afrique. Oui, sur ce sol, des hommes ont accueilli le Christ, comme celui qui achève sur ses lèvres et dans son cœur, la parole donnée par Dieu à nos Ancêtres, la médiation confiée par Dieu à nos Ancêtres, parole et médiation d'amour et de vie. Chez nous, la catégorie d'Ancêtre comme médiation d'amour et de vie,

et la catégorie de l'étranger comme lieu de révélation de l'au-delà sont vraiment propices à l'accueil du Christ. Dans notre tradition, n'importe qui n'accède pas au rang d'ancêtre ; seuls ceux qui ont bien vécu, qui ont contribué d'une façon exemplaire à mettre l'amour et la paix entre les hommes ; dans notre tradition, l'étranger doit être bien accueilli ; il occupe une place sacrée car il peut être un lieu d'une communication intense avec le surnaturel. Ainsi, le Christ nous apparaît de plus en plus comme le prototype d'Ancêtre, le premier-né de la création, revenu sous forme de cet étranger de Galilée, pour mener à perfection l'œuvre de Dieu confiée à nos Ancêtres, œuvre d'amour et de vie.

Frères et sœurs en Jésus Christ, je vous invite à entrer plus résolument dans cet élan de Dieu vers l'homme, (élan qui fut décisif avec Noël et dont l'universalité est manifestée à l'Épiphanie). Cet élan passe par la rencontre entre les hommes, rencontre inaugurée par Dieu lui-même. N'attendez pas d'aller en Afrique, en Asie pour cette rencontre profonde. Vous en avez l'occasion chaque jour dans votre pays, dans le visage de ce Noir, de cet Indien, de cet Asiatique, de cet Arabe dont vous n'osez serrer la main, à qui vous n'osez adresser un sourire sur la rue. C'est là que se joue l'épiphanie du Seigneur. Oui, je sais que c'est un risque d'approcher cet étranger dont vous ne connaissez ni les mœurs, ni les intentions ; mais aimer, c'est toujours prendre un risque, et si Dieu l'a pris le premier en s'incarnant, pourquoi ne le prendrions-nous pas avec lui ? Je rends grâce à Dieu pour tous ceux qui, dans ce pays, ont pris ce risque en serrant la main de l'étranger, car ils ont ainsi proclamé la présence du Royaume. Puisse leur nombre grossir pour que, par la rencontre gratuite avec l'autre différent de nous, nous soyions nombreux à entrer dans le mystère même de ce Dieu qui est venu à notre rencontre, pour que tout homme vive, que tout l'homme vive et que tous les hommes vivent. Amen.

“ Hisse la voile ” (Rennes)

Energie nouvelle (Brest)

Un vent de liberté (Saint-Brieuc)

2000 pas avec les autres (Montluçon)

Il a tant voulu que nous soyons là... (Clermont-Ferrand)...

Tels sont les titres sous lesquels se sont déjà rassemblés des centaines de jeunes, depuis le début 1981, au cours de veillées, partages, célébrations, préparées par le service des jeunes de la M.D.F. en lien avec les diocèses concernés. Au cours de la soirée de Brest, le 23 janvier, Pierre Garreau, un ancien permanent national de la J.E.C., apportait ce témoignage :

«Je suis étudiant à la fac des sciences à Brest. Ce n'est pas évident d'être étudiant, en ce moment. Je sais que les débouchés sont rares, que dans l'industrie on préfère ceux qui sortent des écoles supérieures, que l'enseignement est plutôt bouché... Je continue quand même parce que la physique m'intéresse un peu, malgré tout ; je pense pouvoir y trouver un boulot. Je viens de reprendre mes études, après deux années d'interruption passées à Paris, et je ne suis pas sûr de pouvoir les terminer ici. En effet, les crédits ou l'accord du ministère manquent pour assurer certains enseignements.

L'exigence de prendre du temps pour participer à la vie syndicale, politique ou associative tient une grande place dans ce que je vis. J'ai fait un peu de syndicalisme étudiant, j'ai été permanent d'un mouvement de jeunes, je participe actuellement à une aumônerie, j'envisage de rentrer au parti socialiste. Je crois que l'efficacité, pour changer quelque chose dans ce monde, passe par la nécessité d'une action collective réfléchie, malgré les défauts des différents mouvements et partis.

Je me réclame chrétien et ma foi ne va pas de soi. Je me demande pourquoi je continue à avoir la foi alors que cela n'est pas nécessaire pour vivre un engagement militant. Si Jésus m'intéresse, c'est que l'Evangile et l'histoire de ceux qui les ont portés, avec plus ou moins de bonheur jusqu'à aujourd'hui, remettent en cause mes certitudes et mes à priori. Je ne crois pas qu'il faille puiser la justification et les motivations de mes actions dans les évangiles.

On ne fait pas coller si facilement la Palestine de l'époque à la situation actuelle. Si je choisis de donner du temps pour une action sur le Tiers Monde (par exemple), ce n'est pas au nom de ma foi, mais parce que la situation est criante et dangereuse. Pourtant, foi et militance ont quelque chose à voir ensemble quand il s'agit de rechercher un sens à mes engagements, à ma façon de vivre. Cette recherche de sens ne peut être que collective parce que on n'est pas chrétien tout seul, militant tout seul.

Je préfère être timide quand il s'agit d'affirmation théologique ; ne pas crier trop tôt : « Il est vivant », « Dieu existe », ou « Je crois en... » alors que ce n'est pas si évident. J'ai l'impression que, trop souvent, de telles affirmations empêchent de se poser des questions. Je me sens solidaire (et c'est

important pour ma foi) de l'Eglise. Pourtant, ce que je vis est très souvent en désaccord avec ses certitudes, ses dogmes et ses pratiques. Se couper de l'Eglise, c'est réduire sa foi à quelque chose de privé, de personnel, qui n'a aucun intérêt pour les autres ; c'est aussi renoncer à la voir changer. C'est refuser la confrontation, Je serais attristé de voir l'Eglise s'enfermer à nouveau dans des « vérités », des « valeurs sûres » qui me paraissent discutables.

A 21 ans, je pense continuer à faire collectivement une recherche de foi et de sens à partir des évangiles et des engagements de chacun. Je crois important d'oser de temps en temps une parole de foi, une célébration. Je compte trouver des lieux d'Eglise (ils sont trop rares) et des lieux militants pour poser et faire poser toutes ces questions ».

Venez voir, nous avons trouvé celui que nous cherchions

Une marche, quelques kilomètres par jour, des rencontres, des partages. Ici une équipe de prêtres, là un groupe de chrétiens, ailleurs une expérience de vie en monde rural ; là encore, une communauté monastique. Partant de Pontigny, des jeunes garçons de 16 à 21 ans marchent par les sentiers de grande randonnée. Cette longue route leur permet de se connaître et d'échanger, de méditer et de prier, sur le sens de leur vie, la foi, l'Eglise, le ministère de prêtre... Pendant le même temps, d'autres garçons, de

18 à 25 ans, entreprennent un chantier. Au rythme des jours de la semaine, à l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, ils alternent les temps de travail manuel, les temps de méditation et de prière et la réflexion sur le ministère de prêtre. Voici quelques échos de trois jeunes qui ont participé à la marche 1980 :

« J'ai reçu ton mot. Je t'écris pour te faire part des résultats et des conséquences qu'a eu cette marche sur moi-même. Elle m'a, en effet, donné une toute autre vision de la vie ;

ça m'a fait sortir de mon milieu « bourgeois ». C'est la première fois que je rencontre réellement des ouvriers, des objecteurs de conscience... Quoi ! des gens qui ont d'autres idées que moi ! Et cette marche m'a complètement remis en question sur beaucoup de points : idées politiques, idées militaires, la non-violence... Je ne sais plus très bien où j'en suis. Mais, au moins, j'ai un but dans ma vie : changer ou plutôt améliorer le monde dans lequel je vis, tout cela en chrétien bien sûr. En effet maintenant, je m'intéresse à

« Si, au départ, je me suis demandé si je faisais bien en venant à Montpellier, maintenant je ne me pose plus la question. Je quittais la Bretagne pour prendre mon indépendance, je ne sais pas comment dire, « morale » ou « mentale », aussi bien vis à vis de ma famille que vis à vis de mes amis ; car je voulais savoir où j'en étais et, à force de côtoyer les mêmes personnes, elles deviennent des miroirs déformants. Ici je ne connaissais ni la ville, ni les gens et j'ai dû rencontrer les gens tout seul, nu, sans étiquette ni d'un côté, ni de l'autre. C'est très enrichissant.

Aujourd'hui je connais plein de monde et des gens très variés. Montpellier est une ville qui a une très forte proportion d'étudiants : 30 000 pour 200 000 habitants. Les étudiants viennent de tous pays et de tous continents. Et cette ouverture contraste avec les montpelliérains de souche. D'ailleurs, les adultes que je connais sont pour la plupart

beaucoup de choses ; avant cette marche, lorsque je lisais le journal, il ne me serait jamais venu à l'idée de lire un article sur les objecteurs de conscience : ce ne sont que des utopistes ! Mais maintenant : avais-je raison ? Sont-ils vraiment des utopistes ? Ainsi je « me documente » et m'intéresse à beaucoup plus de problèmes pour savoir où et comment je dois vivre en chrétien pour un monde meilleur ?... »

(Yann).

des migrants d'autres pays ou d'autres régions... Pour ce qui est de la foi : brouillard on ne peut plus dense ; alors là je ne sais plus du tout où j'en suis. Et j'avoue que ça ne me gêne pas trop (pour le moment). J'en ai marre de brasser des idées, de me ballader dans les nuages ; j'ai besoin de marcher au ras des pâquerettes. Cela explique sans doute ma nouvelle conception de l'avenir. Quant à la foi, je l'attends tout en bas. Je ne lui cours plus après, je vis ! Si on se rencontre tant mieux, sinon tant pis ; pour le moment, ça ne m'empêche pas d'être heureux de vivre.

Je fais tout plein de choses : je m'occupe de 3^e dans une aumônerie de lycée ; je fais de l'alphabétisation, du syndicalisme au niveau de la faculté... ce qui ne me laisse pas beaucoup de temps pour travailler. J'ai également été à l'Arche, au Larzac... »

(Xavier).

respirations - respirations - respirations

« Ça fait déjà quelques mois que la Marche a eu lieu et il s'est passé pas mal de choses depuis.

Pour moi, cette marche a été importante du fait que c'était ma première approche de la Mission de France. Auparavant, je ne la connaissais que de nom et je ne savais absolument pas ce qu'elle représentait. Quinze jours plus tard, j'étais à un forum de la formation à Fontenay où les choses se sont un peu précisées.

Actuellement, je suis donc en équipe PAM (processus d'acheminement au ministère), mais non résidant sur Paris. Je reste encore jusqu'à l'été en pays basque... Pendant ces six mois, je vais essayer de prendre du recul et d'éclairer les choses. Je monte à Paris sasez souvent du fait que je suis un « Parcours Biblique » et que je participe à des sessions au sein de mon équipe PAM.

Il est très difficile de trouver la place où l'on doit se situer et de répondre aux engagements auxquels on est confronté, mais cela doit se faire au fur et à mesure.

Une chose que je sais dès à présent, c'est que j'ai été très agréablement surpris par la M.D.F et par ses optiques : cela m'a beaucoup rassuré sur le fait de vivre Jésus Christ, aujourd'hui, dans notre monde.

Voilà, on verra ce que ça donnera.

Peut-être à bientôt si cela nous est possible »

(Jean-Michel).

Marche et chantier 1981

du 30 août au 6 septembre.

Renseignements à demander à :

Mission de France (P.A.M.) B.P. 124

94121 FONTENAY-SOUS-BOIS Cedex.

Pâques à l'aube

18-19-20 avril 1981

A Fontenay-sous-Bois :

*Le temps de respirer
et de repartir ensemble.*

A Saintes :

*Une lumière a jailli
la nuit finit sa ronde
Pâques à l'aube te fera-t-il
changer les couleurs du monde ?*

A Viviers :

*Libération de l'homme
libération en Jésus-Christ ?*

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Les adieux du Cardinal Marty

(Notre Dame, 18 février 1981)

« Avec le recul du temps, Vatican II m'apparaît davantage encore comme le plus grand don de Dieu à l'Eglise de ce siècle.

Il a sa source dans la prière liturgique. Il a son centre dans le Christ de Pâques qui ressaisit la création tout entière pour la présenter au Père. Il a son objectif dans la mission. Et la mission est celle-ci : faire de l'Eglise universelle le peuple de Dieu pour le monde de ce temps, dans le monde de ce temps. Le Concile nous a renouvelés dans notre effort missionnaire ; il nous a poussés à sortir de nous-mêmes pour aller à la rencontre de tout homme dans sa dignité d'homme. Car tout homme est digne d'être

appelé à être fils de Dieu. Nous avons appris à avoir une Eglise plus fraternelle, plus évangélique, plus responsable. Et j'ose le dire, elle l'est. Nous sommes convaincus que notre tâche c'est d'être les serviteurs de la mission évangélique.

Cette priorité de la mission, je vous l'impose comme un testament spirituel. J'ai veillé moi-même sur l'héritage reçu des Cardinaux Suhard, Feltin et Veillot. Il y a, presque jour pour jour treize ans, mourait mon prédécesseur... Ici même, en juin dernier, le Pape Jean-Paul II a rappelé cette tradition aux prêtres de Paris et de la France entière. Il nous a confirmés dans cet-

te fondamentale orientation. Je suis sûr que, pour être fidèles, vos communautés, vos paroisses, vos mouvements apostoliques, accepteront d'évoluer encore. Car c'est la mission qui commande. L'Eglise n'est pas un club. Elle est, pour tout homme, pour toute femme, le geste d'amour de son Dieu. Et Dieu dit : « Tu es mon fils, tu es mon enfant ; aujourd'hui je t'appelle à vivre et à revivre, à naître et à renaître, à sortir du sommeil et à te mettre debout... » Tout dans l'Eglise, dans ses sacrements et dans son organisation, comme dans la vie quotidienne des chrétiens, tout dans l'Eglise doit manifester cette révélation : un Dieu au cœur plus large

que le cœur de l'homme, un Dieu plus beau que l'univers, un Dieu plus vrai que toutes les sciences, un Dieu qui est Père, un Dieu qui est Vie.

C'est pourquoi **la mission que nous avons reçue, nous envoie d'abord auprès des plus démunis.** Vers ceux qui sont aliénés par la misère, au service des plus pauvres en espérance. Un tel engagement ecclésial a toujours été le signe d'une Eglise vigoureuse et fidèle. Il a bien des fois scandalisé. Parfois il voue l'Eglise au martyre, sur

d'autres continents aujourd'hui. Il voudrait refléter la prédilection de Dieu. L'Eglise de Paris, une ville qui se dépeuple et s'enrichit, ne devra jamais oublier toutes celles et tous ceux qui sont interdits de croire à l'amour de Dieu, à cause de l'idolâtrie du pouvoir et de la puissance de l'argent...

Le Décret sur le ministère et la vie des prêtres dont je fus le rapporteur dans l'aula conciliaire, a replacé notre ministère et notre vie dans l'axe de la mission apostoli-

que : « les prêtres, comme coopérateurs des évêques, **ont pour première fonction d'annoncer l'Evangile à tous les hommes** » (n° 4). Celui qui ignore cette exigence, celle qui refuse cette urgence, ne peuvent rien comprendre aux évolutions qui ont marqué ces dernières années la vie des prêtres de France. Derrière la plupart des initiatives, même les plus déroutantes, on retrouve le désir missionnaire, la passion du Christ et des hommes. Cette passion est la source de tout ».

Le Pape et la Chine

C'est à la nonciature de Manille que Jean-Paul II a reçu un groupe d'évêques chinois, avec à leur tête Mgr Kia Yen-Wen, archevêque de Taïpeh. Après avoir évoqué la ferveur et l'activité intense des communautés chinoises aux Philippines et dans de nombreux pays d'Asie, ainsi que l'amour que tout Chinois

conserve pour sa culture et les valeurs morales le Pape a poursuivi :

« A travers vous qui êtes ici présents, je désire atteindre tous ceux qui sont en Chine et saluer, avec joie et affection, tous mes frères et sœurs dans le Christ qui vivent dans ce pays ».

Ce pèlerinage en Asie, ajoute-t-il, est « la preuve que l'Evangile du Christ et son Eglise ne sont étrangers à aucun peuple et aucune nation ». « A travers ces humbles paroles, je désire aussi exprimer mon estime pour votre grand pays. Votre pays est grand, en effet, non seulement par son étendue géographique et

sa population, mais surtout à cause de son histoire, la richesse de sa culture et les valeurs morales que le peuple a cultivées à travers les âges. Le Jésuite, le P. Matteo Ricci, a compris et apprécie pleinement, depuis le début, la culture chinoise, et son exemple devrait servir d'inspiration à beaucoup. D'autres, parfois, n'ont pas eu la même compréhension. Mais quelles qu'aient été les difficultés, elles appartiennent au passé, et maintenant c'est vers l'avenir que nous devons regarder ».

« Votre pays, en effet, consacre toutes ses énergies à l'avenir. Il désire arriver à ce que, par le développement scientifique et technologique et la collaboration active de tous, tous ses citoyens puissent vivre dans un vrai bonheur. Je suis sûr que chaque catholique, à l'intérieur de vos frontières, contribuera pleinement à la construction de la Chine, parce qu'un vrai et fidèle chrétien est aussi un honnête citoyen... Un bon catholique chinois travaille pleinement au progrès de la nation, observe les obligations de piété familiale envers ses parents, sa famille, son pays »

Pour exprimer la vérité du Christ, relève alors le Pape, l'Eglise s'est servie des idées et de la culture des divers peuples, car son message s'adresse à tous : « Il n'y a, dès lors, aucune incompatibilité ou opposition entre être tout à la fois vraiment chrétien et authentiquement chinois ».

« L'Eglise désire être en Chine, comme en tout autre pays, le héraut du royaume de Dieu. Elle ne désire aucun privilège, mais seulement que tous ceux qui suivent le Christ puissent exprimer leur foi librement et publiquement et vivre selon leurs consciences ».

« Le cours de l'Histoire façonné par les décisions humaines a été tel, observe encore Jean-Paul II, que pendant de longues années nous n'avons pas pu garder contact les uns avec les autres. Nous savions très peu de choses de vos joies, de vos espérances, de vos souffrances. Récemment, cependant, de diverses régions de votre pays, des informations me sont parvenues. Mais au long de ces années vous avez sans doute vécu des expériences qui sont encore inconnues et parfois

vous vous êtes demandé, dans vos consciences, quelle était pour vous la chose juste à faire. Pour ceux qui n'ont jamais connu de telles expériences, il est difficile de comprendre pleinement de telles situations ».

L'Eglise, dit alors le Pape, a été proche des chrétiens chinois par la prière et la pensée. Elle a été fière du témoignage héroïque rendu à la foi, témoignage « que beaucoup d'entre vous ont donné et donnent encore ».

Et le Pape conclut : « Ce qui nous unit, frères et sœurs, n'est pas un lien de nature physique ou d'allégeance politique, mais la foi en celui qui est le fils de Dieu et le Sauveur du monde, et qui a proclamé la fraternité de tous les hommes. En ce temps de grâce et de changement, je dis : ouvrez vos cœurs et vos esprits à Dieu qui, dans sa divine Providence, guide tous les événements et poursuit son plan par tout ce qui arrive. C'est un espoir sincère et profond que, un jour proche, nous puissions tous nous unir pour louer le Seigneur et dire : Voyez comme il est bon et doux pour des frères d'habiter tous ensemble ».

Lettre aux Communautés de la Mission de France et de l'Association

Mission de France - B. P. 124 - 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex
C.C.P. Paris 21.596.44 V - Tél. 875.05.07 - Directeur gérant : Francis Corenwinder

**Comité de rédaction : Hugues Derycke, Pierre Gerbé, Albert Grimaux,
Maurice Hérault, Marcel Massard, Clément Pichaud, Jean Vinatier.**

France et étranger : abonnement 1981 ordinaire : 60 Fr
abonnement de soutien : 80 Fr - le numéro, franco : 10 Fr
nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.
Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 5 Fr en timbres.

Maquette : J.M. Bertholle
